

vendredi 8 juillet 1938
dix-huitième année, n° 16

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Les réalisations du nouvel Etat portugais
Souvenirs d'Espagne
Réflexions sur un film documentaire
En quelques lignes...
La leçon de saint André Bobola
Hitler en Italie
Art mosan et Italianisme

Oliveira SALAZAR
Félicien DELHAXHE
Robert POULET
* * *
O. FORST de BATTAGLIA
Henri MASSIS
Léon-E. HALKIN

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

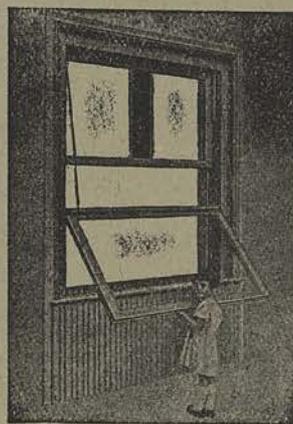
CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal



GUILLOTINE
RIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,,

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél, 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE \ COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries



Visitez la Vallée du
SAMSON

Les Grottes et Cavernes
préhistoriques de
GOYET-MOZET (Namur)

Les beaux châteaux de Goyet-
Faulx-Arville. L'Abbaye de
Grand-Prés

ENTRÉE : 10 francs

RÉDUCTION pour groupes
et pensionnats

La colonne cannelée, le plus gros
stalagmite connu dans le monde

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattoiar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Ochaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A OHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réaliste à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

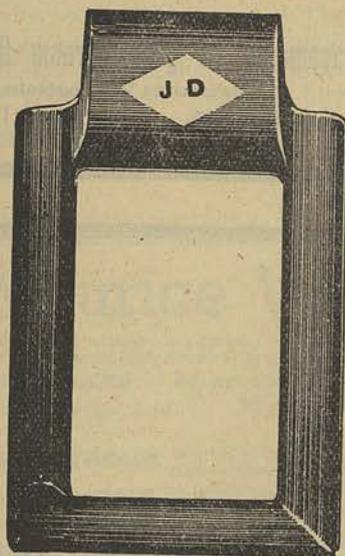
Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 838 Huy. Compte chèques : Loule Antoine 97.958

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU OLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 838 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

SOCIÉTÉ ANONYME
DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc

Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX

BOLAYN (Province de Namur, Belgique)

Adresse télégraphique : Dumitrer Sclaigieux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Oadmlum électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

— D. L. C. —

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN
Télégr. : DeJaer-Sclessin Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

MACHINES A COUDRE

ANKER
ER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges GAND
Tél. 136.63

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S. A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
84, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Gélinivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

Carrières et Fours à Chaux

de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

A CEUX QUI SOUFFRENT DE HERNIES

Un conseil de prudence : avant d'acheter un bandage, faites l'essai du nouveau **Néo-Barrère**, premier bandage **sans pelotes ni ressort** qui ait été breveté dans le monde entier. Le **Néo-Barère sans pelotes** contient toutes les hernies quel qu'en soit le volume comme la main posée à plat sur l'orifice; il ne se déplace jamais et n'occasionne aucune gêne. Essai gratuit sans engagement : Etabl. du Doct. L. BARRÈRE (J. SAUBOUA, Dr), 98, rue du Marais, Bruxelles, et en province chez MM. les pharmaciens bandagistes dépositaires de la méthode **Barrère**. Brochures gratuites.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information
BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES
Téléphone 33-73-52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins; griefs précis et faits nouveaux; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites; démasque les contrefacteurs; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés, d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waerzeghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

ARCONITE

PLAQUE « ISOLANTE »
SPÉCIALE POUR LA CONSTRUCTION
Légère, Ininflammable, Impulrescible

CONTRE : chaud, froid, bruit, condensation.
POUR : cloisons, sous-toitures, sous-parquets, plafonds.
Se scie, se cloue, se plafonne, se décore.
S'emploie dans les : églises, hôpitaux, couvents, pensionnats, écoles, colonies.

Nombreuses références

Établissements R. ARCOLY

OBAIX-BUZET

Tél : Luttre 72

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation — Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEO »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

Une RÉVOLUTION dans le CHAUFFAGE

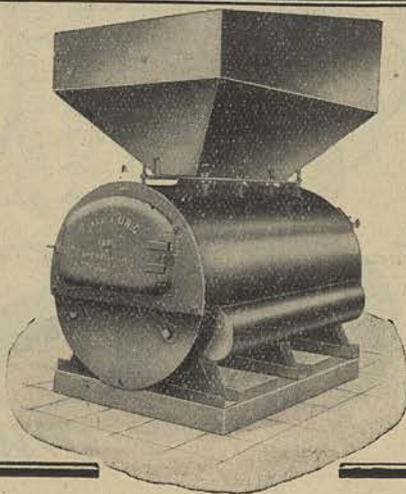
par

l'emploi du brûleur avant-foyer « UNIC », le ROI des BRULEURS à charbon. Se place devant toutes les chaudières.

18, rue des Comédiens

PHOTO :

3 brûleurs de 400.000 C. H., placés à l'Asile de la Vieillesse de la Société La Vieille Montagne, à Liège



SOCIÉTÉ S. E. B. U.

18, RUE DES COMÉDIENS

BRULEUR " UNIC "

Automatique au petit charbon. Le plus parfait de tous les brûleurs au charbon. PUISSANCE : de 50.000 à 400.000 C.H. ECONOMIES : Sur la qualité et la quantité combustible. ENTRETIEN presque nul du chauffage. Près de TROIS FOIS moins cher que le mazout. RÉGULARITÉ. AUTOMATICITÉ parfaite. IDÉAL comme CONFORT et FACILITÉ. Entièrement en acier soudé.

Chaudière automatique « UNICA » du même principe. Nombreuses références et ATTESTATIONS de nos clients.

Demandez-les-nous. Nous vous visiterons.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

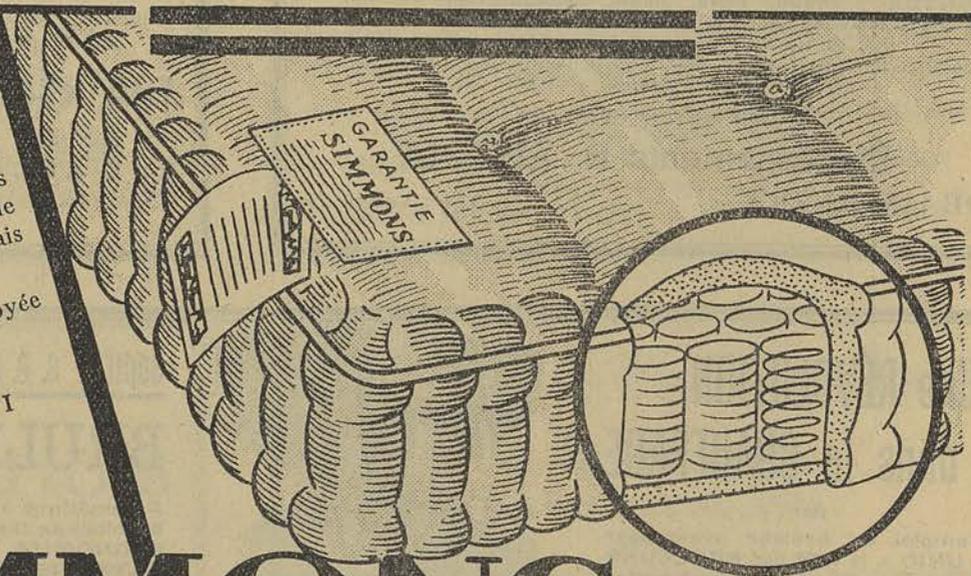
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les réalisations du nouvel Etat portugais
Souvenirs d'Espagne
Réflexions sur un film documentaire
En quelques lignes...
La leçon de saint André Bobola
Hitler en Italie
Art mosan et Italianisme

Oliveira SALAZAR
Félicien DELHAXHE
Robert POULET
* * *
O. FORST de BATTAGLIA
Henri MASSIS
Léon-E. HALKIN

Les réalisations du nouvel État portugais

Dix ans après⁽¹⁾

Dix ans se sont passés depuis que m'est revenue une plus large part de responsabilité dans le gouvernement du Portugal et dans la direction d'une œuvre qui commença par être une œuvre de salut public et qui est heureusement devenue une œuvre d'exaltation nationale. Seul un sentiment de modestie qui, poussé à l'excès, pourrait paraître vanité, m'amènerait à oublier ou à feindre d'oublier un fait auquel on a voulu donner un relief exceptionnel.

Il est vrai qu'on assure que les hommes politiques ne doivent pas avoir de mémoire. Jusqu'à un certain point — mais jusqu'à un certain point seulement — je suis d'accord avec cette affirmation.

Ils ne doivent pas, en effet, se souvenir des faiblesses des hommes, des offenses de l'ennemi, car il peut arriver qu'ils aient à lui tendre la main pour qu'il collabore à ce que, auparavant, par passion aveugle, il voulait détruire. Ils ne doivent pas se souvenir des contrariétés, des efforts méconnus, des intentions dénaturées, de leur honneur outragé, de leur patriotisme ravalé, ni de l'ingratitude du peuple, car, malgré tout et au-dessus de tout, il faut le servir sans rancune et le gouverner avec dévouement. Non, les hommes politiques ne doivent pas avoir de mémoire pour tout ce qui ferait obstacle à la collaboration nationale, et les amènerait à rendre offense pour offense; ils ne doivent pas se souvenir de ce qui est susceptible de les décourager

ou de troubler leurs droites intentions. La mémoire vit du passé et, bien que je ne sache si un tel propos se rapporte aux hommes politiques sans passé — et heureusement aussi sans avenir — je le trouve vrai sur plusieurs points, mais pas sur tous.

D'aucuns se réclament avec orgueil de systèmes politiques tout faits, qu'il suffirait d'appliquer au corps social, en toutes circonstances, et qui vaudraient pour toutes les races et sous toutes les latitudes. Obsédés par leurs doctrines ou par leurs ambitions, ils ne se soucient point de connaître les hommes, ni de savoir comment vivent les nations. Détachés de la vie réelle par leurs théories *a priori* et du passé par l'ambition d'édifier un avenir qui n'en est pas la suite, eux non plus n'ont pas besoin de mémoire. Mais nous ne sommes pas de ceux-là.

Solidement attachés aux principes fondamentaux que la raison et l'expérience ont consacrés en ce qui concerne l'exercice du pouvoir, guidés par ces lumières supérieures qui éclairent les fondements de la vie sociale et ses fins, liés à la tradition et à l'histoire de la patrie portugaise, avec son patrimoine, ses intérêts matériels ou moraux, sa nature et sa vocation dans le monde, il y a dix ans que nous travaillons à adapter, à essayer prudemment, je dirai même lentement, certains procédés et certaines solutions. Dans cette œuvre de réintégration et de rééducation, — œuvre où beaucoup de ce qui se perdait doit être sauvé, mais où il y a aussi beaucoup à innover, — il est nécessaire de confronter sans cesse les principes et leurs applications, les institutions et leurs effets, d'observer les réactions individuelles ou collectives en face des réformes qui s'opposent aux coutumes et aux préjugés.

(1) Discours prononcé devant l'Assemblée Nationale, à Lisbonne.



Il faut se rappeler ce qui était et comment cela a cessé d'être, ce que l'on souhaitait de faire et ce qui a été obtenu, car il s'agit de savoir s'il convient de maintenir ou de modifier, de poursuivre ou d'abandonner la route. Pour tout cela et pour le bien des peuples, les hommes politiques doivent avoir de la mémoire.

Par bonheur, l'analyse, même sommaire, de la transformation qu'a subie le Portugal, et l'examen des principes qui l'ont guidée permettent de conclure qu'il n'y a dans l'ensemble qu'à conserver, à développer et à appliquer intégralement les grandes bases de notre politique.

* * *

Il y a quelques jours, la Chambre a approuvé les comptes de l'Etat jusqu'en 1936, et elle a consacré, par son vote, huit années et demie d'une administration publique dont je suis directement responsable. On pourrait y joindre déjà ceux de 1937, qui viennent d'être clos avec un excédent de 200.000 contos. Il est à remarquer que les dépenses se rapportant à de grands travaux publics et qui, prévoyait-on, seraient couvertes par des emprunts, ont été réglées sur les recettes ordinaires.

Tous ces faits — avoir des comptes mis à jour, disposer d'excédents, — s'ils sont exceptionnels dans l'ensemble de notre histoire sont courants dans l'histoire de notre Révolution. On n'y prend même pas garde, et je m'en réjouis, car, à mon sens, il n'y a pas meilleure preuve qu'un problème est résolu que le fait qu'il passe inaperçu.

Appartiennent déjà à un passé mort les finances ruinées, les budgets en déficit, la trésorerie épuisée, l'institut d'émission détourné de sa fonction, la variabilité monétaire, la pénurie des devises, le contrôle des changes, les taux élevés de l'argent, les capitaux émigrés, la baisse des rentes, la multiplicité des impôts et des vexations fiscales, l'anarchie du crédit : tout cela est bien enterré, mais l'on souhaite que le souvenir en reste toujours vivant dans les mémoires afin que le retour en soit évité...

Si nous avons répudié l'individualisme et le libéralisme du siècle passé, et leurs conséquences désastreuses, ce n'est pas afin de conférer à l'Etat une compétence universelle pour régir l'économie de la Nation par ses propres moyens. Si nous nous sommes dressés contre une certaine bourgeoisie parasitaire et jouisseuse, ce n'est pas afin de nous acheminer vers une « prolétarisation » croissante et générale, car une nation où seul l'Etat serait riche ne nous inspirerait nulle envie.

Sans doute — et nous en avons des exemples sous les yeux — le potentiel financier et économique, placé entre les mains de l'Etat par des régimes autarchiques, fortement autoritaires et disciplinés, ce phénomène prend des proportions qu'il eût été difficile d'imaginer, et qui, jusqu'ici, n'ont pas été préjudiciables au développement de la création industrielle. Ces Etats ne disposent pas seulement de sommes énormes pour des réalisations collectives, mais dirigent supérieurement l'économie en tant que source de richesse de la nation et instrument de politique extérieure. On ne sait point encore si la machine, privée des génies qui, en l'occurrence, la dirigent, continuerait de fonctionner à plein rendement. En tout cas, il y a lieu de redouter une extension de la discipline économique qui irait jusqu'à prendre dans ses mailles ce qui a trait aux choses de l'esprit, à la famille, au monde des idées et des sentiments. Nous tomberions de la sorte dans les chaînes de cet esclavage que nous voulons briser. Sans négliger les enseignements que d'autres formes d'organisation pourraient offrir pour résoudre nos propres problèmes, nous estimons qu'il est socialement salutaire d'accorder une ample marge à l'initiative privée et même à la concurrence, à condition que l'Etat maintienne sa position d'arbitre suprême des intérêts en jeu.

L'insuffisance technique ou financière de nos entreprises particulières nous contraindra, en l'occurrence, à aller trop loin à notre gré. Mais, bien décidés à aller jusqu'ou il faudra, nous n'irons pas au delà...

C'est de l'organisation corporative de toute l'activité nationale que viendra le remède à bien des maux actuels. Nous tenons pour illusoire — et bien des exemples étrangers nous le confirment — la séparation du social et de l'économique. Notre vie à tous pourrait-elle être indépendante du travail et de la richesse créée? Mais une fois établie cette dépendance, nous n'entendons pas pour autant que toutes les améliorations apportées à la condition des ouvriers doivent passer par l'entremise de l'Etat. L'union de l'économique et du social ne représente pas seulement pour nous l'indéniable affirmation d'un fait : elle dirige aussi notre action. Les salaires, les assurances sociales, les logements, les repos et congés, les allocations familiales, les loisirs, l'assistance aux ouvriers ne sauraient subsister aux dépens du budget que de façon transitoire; sinon il ne s'agirait, en réalité, que de suppléments de salaires versés à l'Etat comme impôts pour que celui-ci les restitue sous une forme plus ou moins déguisée d'assistance, alors que les dépenses sociales doivent porter sur chacune des branches de la production comme charges directes et juste compensation du travail. Ainsi les choses seront à leur place.

Malgré tout ce qui a été fait : quartiers ouvriers, contrats de travail, constitution de caisses de retraite, extension du droit de réforme aux ouvriers de l'Etat, congés payés, contrôle des conditions du travail, je ne cherche pas à nier que nous sommes loin du but, d'abord en raison de la faible résistance de notre économie, ensuite à cause du bas rendement de notre travail, enfin parce que ces idées sociales ne pénètrent que lentement dans l'esprit des dirigeants d'entreprises, nés et élevés dans une conception des choses bien différente. Je ne pense pas que la force de la nouvelle mystique puisse triompher par elle-même de la résistance que lui opposent les préjugés et les égoïsmes individuels. Voilà pourquoi j'estime que l'Etat devra se servir de sa force pour obtenir une compréhension plus rapide, en se réservant de rétablir, au profit de ceux qui seraient lésés, l'équilibre rompu par les conditions de production.

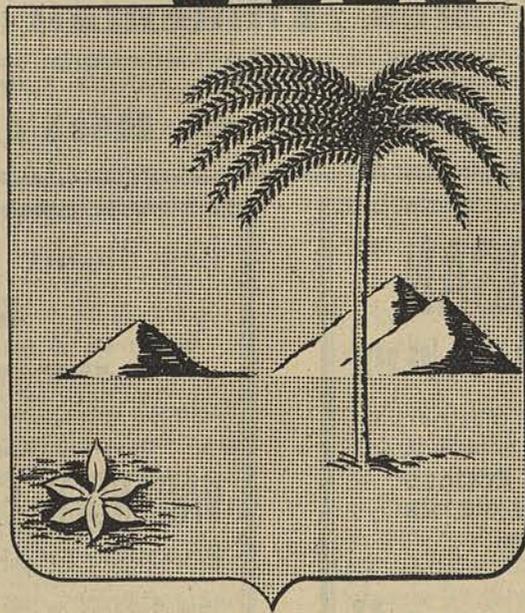
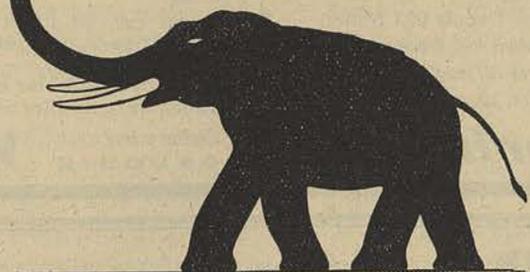
* * *

Je ne voudrais pas clore ces considérations sans faire une brève mention de notre politique extérieure et de la situation internationale du Portugal, car s'il est vrai que les faits peuvent parler d'eux-mêmes, il n'en convient pas moins de les interpréter.

L'Europe s'est trouvée, en ces derniers temps, plus d'une fois au bord de la catastrophe; et l'on ne saurait affirmer que l'apaisement relatif de l'heure présente survive à la solution de quelques-unes des grandes difficultés actuellement pendantes. Si l'Europe en est là, c'est la politique *idéaliste*, avec ses grandes phrases vagues, qui l'y a conduite, car elle acceptait alors le mirage de la « paix universelle et indivisible », de la « sécurité collective », des accords et des pactes « dans le cadre de la Société des Nations ». L'institution de Genève épuisée par le grand effort qu'on lui imposa, et qui dépassait de beaucoup ses possibilités, voilà que, partout, la politique dite *réaliste* est proclamée. Couronnée de quelques succès importants, elle jouit de la plus grande faveur. Pour ma part, j'en viens à les redouter autant l'une que l'autre. Aussi me faut-il les définir toutes les deux.

La politique idéaliste n'est pas essentiellement une politique que guide un idéal; elle peut en avoir ou n'en avoir pas, et d'ordinaire elle n'en a aucun. Ce qui la caractérise, c'est l'exclusion du réel, c'est la négation des faits. Attachée à des systèmes théoriques

ÔTE D'OR



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

PÈLERINAGES — et — VOYAGES

Lourdes, 8 jours : 3 et 24 août, 12 septembre. Depuis 695 francs.
 Sans parcours de nuit, 9 jours, 22 juillet, 11 août : 900 francs.
Rome : 13 et 18 jours, départs : 19 août, 5 et 17 septembre.
Lisieux, Mont-Saint-Michel, 5 jours, 15 juillet, 19 août : 575 francs.

Suisse en car, 25 juillet, 7 jours : 1,095 francs.
Rhin : 575 francs. — **Lisieux, Lourdes** : 1 375 francs.
Dolomites (14 jours). — **Europe Centrale**, 13 jours, fréquents départs. — **Voyages de noces** : programmes divers.
 Brochures gratuites au 23, avenue Mont Kemmel, Bruxelles.

Les Grands Pèlerinages

Directeur : **Voyages Viator**
 M. CAUCHIE

Pour toute Bonne cuisine, les Pâtes Alimentaires SOUBRY

VERMICELLES ET PATES A POTAGE, MACARONIS, SPAGHETTIS
 NOUILLES — SEMOULE DE BLÉ DUR — FARINE FERMENTANTE

Établ. Joseph SOUBRY, s. a., ROULERS (Belgique)



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
 SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Eolété Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
 à HUY (Belgique)

Les Beaux Voyages à LOURDES

en autocar confortable
 12 jours — 1.500 francs.

Tous frais — boissons — pourboires — taxes de séjour.
 Hôtels premier ordre — Itinéraire parfait.

A l'aller : par Lisieux-La Rochelle-Bordeaux-Biarritz.
 Au retour : par Carcassonne-Gorges du Tarn-Mont-Dore Vichy-Nevers.
 Départs : 16 juillet — 6, 9, 12 août — 6 septembre.

VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

Bruxelles - Tél. 11.01.31 Charleroi - Tél. 112.87-126.91

Tous voyages en car : Italie-Corse-Tyrol-Vosges-Savoie-Lisieux.
 Demandez les brochures et notices diverses.

APPAREILS de CINÉMA

KINGSTONE

(VAN MARCKE)

Tél. 15 54.54 — 10, rue James Watt — Bruxelles

Installations complètes — Postes itinérants
 Sonorisation d'appareils muets
LES MEILLEURES RÉFÉRENCES



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
 BRUXELLES

LES PLUS BEAUX ITINÉRAIRES DE VOYAGES

ont été étudiés par les **VOYAGES COLOMB** pour vous permettre la visite sans fatigue et dans des conditions de confort extraordinaires, des plus belles parties de l'Europe
22 ITINÉRAIRES DIFFÉRENTS DE 3 A 23 JOURS. En autocar. Combinés chemin de fer et autocar ou combinés chemin de fer, autocar et bateau.

HOTELS DE PREMIER ORDRE

Toujours une organisation impeccable aux prix les plus bas. Demandez les brochures gratuites aux

PRIX à partir de 350 francs.

VOYAGES COLOMB

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES. Téléphone 12.58.78

qui n'ont aucun lien avec les réalités de la vie, elle ne tient aucun compte des changements produits par d'autres conceptions et par les événements historiques. Elle prétend plier le monde à ses vues abstraites, sans nul souci des possibilités ni des contingences, pas plus que des forces adverses; aussi accumule-t-elle échecs sur échecs.

Pendant ces dernières années, cette politique s'est retranchée derrière le dogme de la bonté des hommes et de l'innocence des nations, derrière le rêve de la paix perpétuelle entre les peuples, — comme si tous étaient pacifiques et satisfaits, — derrière l'abolition des guerres, la possibilité du désarmement intégral, la vertu immanente du droit et de la justice.

Ainsi cette politique est-elle devenue extatique et inactive, aveugle devant tous les événements qui démontrent à l'évidence l'inanité de ses positions; aveugle devant le fait que les guerres étaient préparées par certains idéologues « pacifistes »; aveugle devant le fait que le droit créé par la victoire dure seulement tant que dure la force qui l'a imposé; aveugle devant les divergences qui existent entre les sentiments et les intérêts d'une part les accords et les engagements de l'autre; aveugle en Espagne, aveugle à Prague, aveugle à Genève, aveugle en bien d'autres lieux.

En face de ce dangereux aveuglement, d'autres pays ont appliqué des méthodes différentes et obtenu d'incontestables succès. Avec une pleine conscience des circonstances, des possibilités réciproques, il y eut du réalisme dans la Sarre, du réalisme en Rhénanie, du réalisme à Dantzig, du réalisme dans l'*Anschluss*. Ailleurs, il y eut aussi du réalisme sur le Brenner en 1934, dans l'adhésion à l'accord de Nyon pour le contrôle de la Méditerranée en 1937, et il y en a encore dans la récente convention anglo-italienne, voire dans la manière dont a été acceptée la disparition de l'Autriche.

Mais — et c'est ici que commencent les réserves — cette politique finira par exercer un tel attrait qu'elle conduira fatalement vers ce qui est, à mon avis, une dénaturation de la politique réaliste : la politique du *fait consommé*, la politique de la *force*. Je n'ignore point que la raison possède aussi sa force, qu'elle est aussi une réalité : le plus grand soin de ceux qui se préparent à recourir aux armes est de prouver — et par là ils lui rendent hommage — qu'ils le font pour défendre leur droit. Nul ne doute, cependant, que la force ne suffise point. Nous qui souhaiterions de vivre en paix, dans la sécurité de notre droit, nous aurons à déplorer toute politique indifférente aux exigences du droit et dépourvue d'un idéal supérieur de justice; à la déplorer, mais, conscients des réalités, à nous préparer en conséquence. Tel est le sens de notre réarmement, de nos amitiés en Europe et ailleurs, et de notre alliance avec l'Angleterre.

* * *

Parlons maintenant un peu de l'Espagne. « Nous désirons entretenir avec l'Espagne des relations si amicales et si cordiales que toute méfiance, toute préoccupation disparaissent de ce côté. Ce n'est pas exclusivement dans le domaine économique que les relations entre le Portugal et l'Espagne peuvent être développées, mais aussi dans le domaine politique, où l'Espagne ne paraît avoir aujourd'hui aucun intérêt qui s'oppose aux intérêts portugais puisque, pour que s'accomplissent nos destinées dans le monde, la complète indépendance du Portugal doit être un axiome fondamental de la politique espagnole. Sur cette base, toute latitude nous est laissée pour des ententes mutuelles. »

Depuis que j'adressais, en 1935, à l'Espagne ces paroles

empreintes de tant de sincérité et de loyauté, il y a eu la révolution et la guerre, qui ont entraîné de nombreux changements, quant aux hommes et aux doctrines. Mais, de notre côté, rien n'est changé; nous continuons d'offrir à l'Espagne la même amitié fraternelle. Nous ne voulons pas moins faire et nous ne pouvons pas faire plus.

Cette position, nous savons qu'elle est parfaitement comprise et acceptée par ceux qui portent la responsabilité du gouvernement et de la direction de l'Espagne nationaliste. S'il y a eu là-dessus quelques écarts, nous les attribuons aux enivres de la victoire, à l'exaltation qu'engendrent de très durs sacrifices, le besoin de faire appel à l'héroïsme le plus élevé. Les convulsions de l'horrible guerre civile une fois apaisées, le communisme écrasé et l'Espagne rendue à la civilisation occidentale lorsque les Espagnols se mettront à réparer les ruines et à préparer l'avenir, alors, à tous, comme l'évidence même et la lumière de la raison politique, s'imposera le fait irréductible de la dualité péninsulaire. — Mais je m'écarte un peu de la question précise que je voulais traiter à propos de l'Espagne.

Sans parler des influences que subissaient depuis longtemps les gouvernements espagnols qui se sont succédé au pouvoir, les vicissitudes de la guerre civile, les doctrines de mort et de destruction qui inspirent la résistance de certains éléments « loyalistes » ont contribué à faire perdre au gouvernement légal tout ce qui est requis d'un gouvernement légitime. L'Espagne non reconquise morcelée en fractions, chacune de ces fractions ayant son gouvernement propre, la Constitution suspendue, les gouvernants remplacés les uns après les autres sans souci des règles constitutionnelles, la carence de l'autorité démontrée par l'absence de garanties protégeant la vie, les croyances et les biens des personnes, tels que la loi les définit encore, qui donc pourrait affirmer que le gouvernement « légal » subsiste en Espagne? Si, d'autre part, l'on considère les territoires arrachés à la guerre ou à la terreur rouge, l'ordre qui y règne, le développement du travail, l'administration des intérêts généraux, le souci du bien-être des habitants, pourra-t-on prétendre qu'il ne s'agit là que de l'autorité arbitraire de généraux rebelles?

Ayant réfléchi longuement sur ce problème, il m'a semblé que ce serait une lâcheté de notre part que de ne pas regarder en face les situations ainsi créées et de ne pas en tirer la conclusion qui s'impose : la reconnaissance de droit du gouvernement du généralissimo Franco comme gouvernement de l'Espagne. Et, ce que j'annonce, nous le ferons bientôt. La fin de la guerre n'étant pas encore en vue, ce n'est pas là, pour nous, conclure une affaire ou nous hâter d'occuper une position; c'est tout simplement, devant la réserve ou l'incompréhension du grand nombre, reconnaître les droits de la vérité et de la justice.

OLIVEIRA SALAZAR.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Souvenirs d'Espagne⁽¹⁾

Lorsque notre dévoué aumônier, le R. P. Mersch, me sollicita pour vous entretenir, aujourd'hui, de mes souvenirs d'Espagne, j'hésitai quelque peu avant d'accéder à sa demande, et cela pour deux raisons : en tout premier lieu, je lui fis remarquer que je n'étais aucunement conférencier, ce à quoi le P. Mersch me répondit que les patrons catholiques sont des gens extrêmement indulgents.

D'autre part, comme je suis rentré d'Espagne très peu de temps après le commencement de la guerre civile, qui en est déjà à son vingt-deuxième mois, il est certain que les souvenirs que j'en ai rapportés et les visions que j'en ai eues sont fortement périmés et que tout ce que je pourrais vous raconter sur les événements de juillet 1936 auxquels j'ai assisté, à Madrid, n'offre plus, à l'heure actuelle, qu'un intérêt relatif.

Vous avez, en effet, tellement lu de choses sur l'Espagne pendant ces vingt-deux mois; vous avez tellement entendu parler de ce pauvre pays, des atrocités commises par les rouges, des actes sublimes d'héroïsme des soldats de Franco, que j'avais tout naturellement lieu de craindre que ma causerie de ce soir n'empruntât des sentiers déjà battus et ne vous intéressât que médiocrement.

Aussi, si vous le voulez bien, nous laisserons pour la fin le récit des quatre semaines de guerre civile que j'ai vécues à Madrid et je vous parlerai surtout de l'ouvrier espagnol et de l'évolution de la crise sociale en Espagne telle que j'ai pu l'observer pendant les seize mois que j'ai vécu et travaillé dans cet admirable pays; puis nous passerons rapidement en revue les principaux événements politiques qui s'y sont succédé depuis décembre 1920, date à laquelle j'arrivai pour la première fois à Madrid.

L'ouvrier espagnol. — Je vous dirai tout d'abord qu'il est intelligent, d'un esprit très vif et, contrairement à l'opinion qu'on en a généralement chez nous, il est travailleur.

J'ai eu sous mes ordres des ouvriers un peu de tous les corps de métiers : ajusteurs, tourneurs, charpentiers, ébénistes, maçons, peintres, ouvriers de la voie, et je vous certifie qu'ils n'avaient pas de leçons à recevoir de nos ouvriers belges. J'ai vu à l'œuvre les ouvriers agricoles : je n'y entends absolument rien en fait de culture, mais ce que je puis vous dire, c'est que ces ouvriers travaillaient dur, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil et que les résultats étaient magnifiques là où la terre s'y prêtait.

Voyons maintenant les conditions de vie de ces ouvriers, de ceux de Madrid et des grands centres pour commencer.

Lorsqu'éclata la guerre civile, Madrid était une grande et magnifique ville moderne, qui comptait près d'un million d'habitants, desservie par une cinquantaine, au moins, de lignes de tramways et par deux grandes lignes de métro qui la croisaient du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest.

Le centre de la ville, avec ses grandes artères, bordées de gratte-ciel aux façades monumentales, ses beaux magasins, ses cafés où l'animation à l'heure de l'apéritif et à la soirée était extraordinaire, ses banques luxueuses, ses nombreux théâtres et cinémas aux décorations réellement fastueuses, ses milliers de taxis et d'autos particulières, dont la circulation était réglée par des policemen aux uniformes impeccables : tout cela donnait l'impression d'une ville particulièrement riche.

Cette impression se confirmait encore si l'on parcourait les quartiers de Salamanca, du Retiro et d'autres avec leurs splendides immeubles à appartements dont les portes toujours ouvertes et gardées par des concierges à livrée et casquette galonnée laissaient entrevoir des halls aux décorations d'un goût exquis et très souvent d'une grande richesse.

Mais le spectacle changeait du tout au tout si l'on s'aventurait dans les vieux quartiers populeux de la calle de Toledo, d'Embajadores, de Vallecas, de Chamberi, etc. Là aussi ce n'étaient qu'immeubles à appartements multiples, — car à Madrid, comme dans toutes les villes d'Espagne en général, tout le monde vit en appartement et la petite maison bourgeoise ou ouvrière y est inconnue, — mais beaucoup de ceux-ci suintaient la pauvreté et la misère.

Par contre, dans les quartiers neufs nous avons vu s'élever, depuis 1920, des centaines d'immeubles, où pour un loyer de 200, 300, 400 francs on pouvait trouver des logements modestes, dotés cependant d'eau courante, de gaz et d'électricité.

Madrid n'a pas de banlieue; au delà de ces quartiers on ne rencontrait plus guère que quelques rues à peine tracées, ne possédant aucune sorte de pavage, où l'on voyait bien quelques rares ampoules accrochées aux maisons, mais où l'on manquait d'eau et d'égouts. Là ce n'étaient que bicoques infectes, se composant de trois ou quatre habitations dont le sol était le plus souvent en terre battue ou recouvert d'un crépi de plâtre, construites çà et là au gré du caprice du propriétaire et entourées de clôtures faites de débris de caisses ou de vieilles tôles.

Après, c'était la campagne, ou plutôt le désert, car vous savez que Madrid s'élève sur ce plateau de Castille au sol rude et pauvre, où le gypse affleure un peu partout, si bien qu'en dehors des vallées la végétation se limite à quelques touffes d'herbe sèche et de thym sauvage.

L'ouvrier madrilène rangé et travailleur, qui exerçait une profession suffisamment rémunérée lui garantissant un travail régulier, pouvait donc se loger décemment, sans trop grever son budget familial. Quant aux autres, les mal-payés, les chômeurs qui ne recevaient aucune allocation, ils devaient fatalement se contenter de logements misérables dans les vieux quartiers ou dans cette affreuse banlieue que je viens de vous décrire. Or, ils étaient malheureusement très nombreux encore ceux qui se trouvaient dans ce cas.

Pour certains groupes de travailleurs, comme les ouvriers du bâtiment et professions connexes, et les métallurgistes qui groupaient indistinctement tous les ouvriers travaillant les métaux, les salaires avaient atteint, au début de 1936, des chiffres se rapprochant des salaires belges actuels, si nous prenons pour base le cours de 4 francs par peseta. Ils étaient, par exemple, de 56 francs pour les maçons, 48 francs pour les aides et 40 francs pour les manœuvres, si mes souvenirs sont exacts.

Dans la métallurgie, un bon ajusteur gagnait dans les 50 francs, les aides de 23 à 40 francs. Le salaire minimum des manœuvres était de 26 francs.

Malheureusement, sauf pour les maçons et les ouvriers du bâtiment, dont les bases du contrat de travail étaient généralement respectées à cause de la puissance de leurs syndicats, ces salaires n'étaient guère pratiqués que par les entreprises d'une certaine importance.

Aussi les ouvriers à 30 ou 32 francs par jour et les petits employés et commis de magasin à 800 francs par mois étaient-ils légions, et je vous laisse à penser ce qu'étaient les conditions d'existence de ces travailleurs, vivant dans une grande ville où le coût de la vie, toujours en conservant la même base d'appréciation, était certainement plus élevé qu'en Belgique.

C'est ainsi que le pain coûtait fr. 2,60, le lait fr. 2,80 le litre;

(1) Conférence faite récemment à la section régionale de Namur de l'Association des Patrons et Ingénieurs catholiques de Belgique.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut Saint-Louis

38, boulevard du Jardin Botanique, BRUXELLES
(Maison de campagne à Zellick.)

Internat — Externat — Demi-pension

Section préparatoire : 38, boulevard du Jardin Botanique et 18, rue de Verviers (ancien Institut Saint-Josse).
Les enfants sont admis dès l'âge de 6 ans.

Humanités modernes (commerciales).

Humanités anciennes.

SECTION SCIENTIFIQUE

préparatoire à l'École Militaire
et aux Écoles spéciales des Universités

Enseignement supérieur :

Institut Supérieur de Commerce reconnu par l'Etat (le soir, de 19 à 22 heures); diplôme de candidat en sciences commerciales (3 années d'études), licencié en sciences commerciales et financières (2 années d'études), en sciences commerciales et consulaires (2 années d'études).

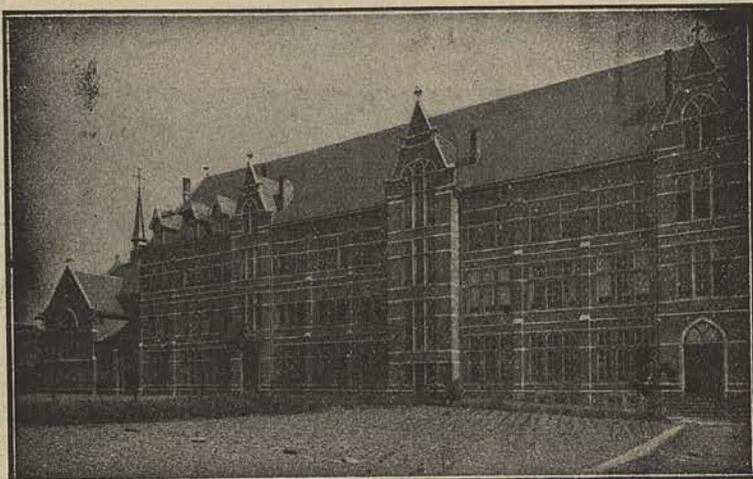
École des Sciences Philosophiques et Religieuses (quatre soirées par semaine, de la Toussaint à Pâques).

Faculté de Philosophie et Lettres conférant le grade de candidat en philosophie et lettres préparatoire, au doctorat en droit et à la licence en philosophie et lettres.

Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.

Section scientifique. — Section préparatoire.

École moyenne d'Agriculture sous le contrôle de l'Etat.

Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2

Pour renseignements demander prospectus.

École Centrale des Arts et Métiers

Agréée par l'État



École Spéciale d'Ingénieurs Techniciens

4 années d'études

Diplôme officiel

Rue du Tir, 14, St-GILLES-Bruxelles

Téléphone 37,69,86

INSTITUT SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, Bruxelles

65, rue du Conseil, Bruxelles



**Externat
Demi-Pensionnat
Internat**

■ ■

**Section
scientifique**

**Humanités
anciennes**

**Humanités
modernes**

**Section
préparatoire**

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

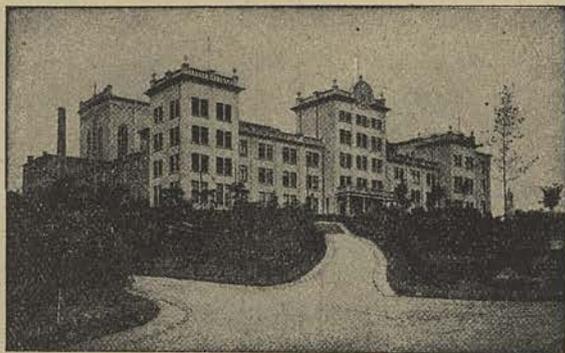
Collège Saint-Paul

Sous la direction de la Compagnie de Jésus

GODINNE-SUR-MEUSE

HUMANITÉS ANCIENNES

8^e et 7^e Préparatoire.



Pensionnat situé à 25 min. de Namur, à 15 min. de Dinant. 300 chambres avec radiateur et eau courante. — Vie au grand air. — Education physique. — Etudes très soignées.

Réductions pour familles nombreuses.

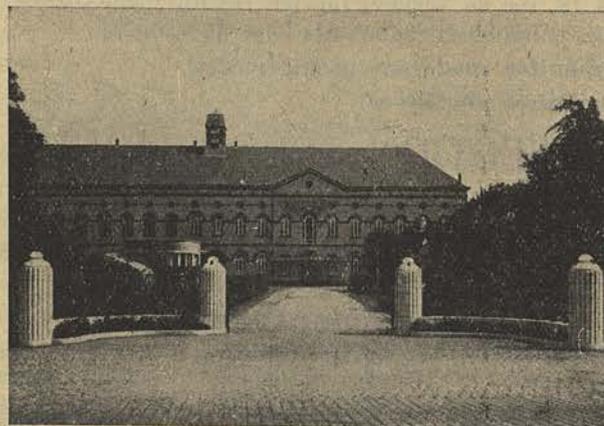
Rentrée le 16 septembre
PROSPECTUS SUR DEMANDE

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTIONS FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.
Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

ÉCOLE SAINT-LUC

57, rue d'Irlande, 57, St-Gilles-Bruxelles

École d'Arts décoratifs agréée en vue de délivrer le diplôme d'architecte

DESSINATEURS DE MÉTIERS D'ART

PENSIONNAT

(Confort moderne)

Prospectus sur demande

Hooger Instituut voor Kunst- en Vakonderwijs

"SINT-LUCAS"

GAND, rue des Sœurs-Noires, 28

École d'Architecture et d'Art décoratifs.
Cours du jour et du soir
École d'imprimerie d'art.

Internat

Externat

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT
Humanités anciennes — Humanités modernes.
Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon et de la place Roupepe.

PENSEZ-VOUS à l'AVENIR DE VOTRE FILS?

Que deviendra-t-il?

Architecte?	Peintre de tableaux?
Architecte urbaniste?	Peintre décorateur?
Dessinateur architecte?	Peintre verrier?
Architecte ensemblier?	Dessinateur en tissus?
Entrepreneur?	Dessinateur en papier peint?
Conducteur des travaux?	Dessinateur publicitaire?
Sculpteur?	Illustrateur?
Ferronnier d'art?	Portraitiste?

Adressez-vous alors :

RUE DES PALAIS, 70, BRUXELLES III (près de la Gare du Nord)
ÉCOLE St-LUC - Institut Frère Marès

Là existent : des cours du jour de 8 à 12 h.
des cours du soir, de 18 à 20 h., sauf samedi
des cours du dimanche, de 9 à 12 h.

ENVOI DE PROSPECTUS SUR DEMANDE

la viande la meilleur marché — le mouton — coûtait de 14 à 16 francs le kilo, mais le beefsteack coûtait 20 francs, le veau 32 francs. Enfin, si dans les tavernes on avait un verre de vin pour 40 centimes, un demi coûtait 4 francs, pourboire compris.

Donc pour beaucoup d'ouvriers madrilènes la vie était difficile. Quoi d'étonnant, dès lors, que parmi cette classe de miséreux et de mécontents qui coudoyaient journallement le luxe de la grande ville les meneurs aient trouvé un terrain tout naturellement préparé pour répandre le ferment communiste?

Mais ce ferment ne se limita pas à ce milieu; il gagna aussi la classe des travailleurs que nous pourrions appeler « aisés », que les meneurs, comme partout, bernaient de promesses insensées pour le jour où le communisme intégral se serait emparé de l'Espagne.

Je vous ai dépeint la situation et les conditions de vie de l'ouvrier madrilène, mais on peut en dire autant pour toutes les villes et centres industriels d'Espagne, sauf pour les Asturies, dont je vous parlerai tout à l'heure.

Partout c'était ce contraste frappant entre la grande richesse et la grande pauvreté et partout aussi c'était cette promiscuité des logements multiples et souvent misérables. Il y avait certainement là un mal social qui eut une grande influence sur le développement des idées subversives dans ce malheureux pays, car l'ouvrier qui n'a ni le désir, ni l'espoir de posséder un jour son foyer propre n'a généralement aucun sens de l'économie, ni de la propriété.

L'ouvrier de la campagne, lui, possédait souvent sa maisonnette, construite, il est vrai, en pisé ou creusée en terre, à la manière des troglodytes, sauf dans le Nord, en Catalogne et dans les provinces du Levant, où l'aspect des villages était plus attrayant.

Si, dans les villes, les salaires avaient atteint un taux raisonnable, au village, par contre, dans une grande partie du pays tout au moins, on en était encore aux salaires de famine. Dans les régions — et elles étaient nombreuses — où il y avait pléthore de main-d'œuvre agricole, les ouvriers se rendaient de grand matin sur la place publique et là les laboureurs embauchaient leurs hommes pour la journée — 12 ou 14 francs et un litre de vin. Souvent les plus costauds seuls étaient embauchés et les autres s'en retournaient les mains vides.

Dans certaines carrières des environs de Madrid les salaires ne dépassaient pas 20 à 22 francs.

Et l'ouvrier qui pouvait, vaille que vaille, gagner sa vie dans son patelin était encore un privilégié. Combien étaient obligés de s'expatrier pour vivre et subvenir — Dieu sait comme! — aux besoins de leur famille! C'était le cas, notamment, pour les gens d'Estrémadure, pays terriblement pauvre, où les hommes partaient, leur maigre baluchon sur l'épaule, faire la moisson ici, la vendange là-bas, et rentraient à leur misérable foyer, après des mois d'absence, rapportant le pauvre pécule qui allait être la seule ressource de la famille pour toute l'année.

A ce tableau, qui n'est déjà pas réjouissant, ajoutez les fréquents fléaux naturels qui ravageaient souvent des régions entières, les orages terriblement dévastateurs dans ce pays au climat sec et chaud, la sécheresse qui parfois durait des mois et même des années, et, en Andalousie surtout, les sauterelles.

Si la récolte était perdue, la misère devenait effroyable dans des milliers de foyers paysans.

Or, le premier et le seul qui s'est intéressé au sort des travailleurs fut le meneur socialiste et bientôt à sa suite le meneur communiste. Quoi d'étonnant, dès lors, que ces travailleurs se soient jetés dans leurs bras et aient renié, pour les suivre, tout ce qui avait fait jusqu'alors l'objet de leurs plus chères croyances?

Ajoutez à cela l'ignorance crasse qui régnait dans les cam-

pagnes et même dans les villes où, jusqu'à ces dernières années, malgré la loi sur l'instruction obligatoire, des milliers d'enfants ne recevaient aucune instruction, faute d'écoles pour les accueillir.

Si j'ai surtout fait allusion à la situation des ouvriers agricoles d'Estrémadure et d'Andalousie, c'est que ces régions constituaient, en juillet 1936, deux des principaux foyers du communisme. En effet, c'est là surtout que l'on rencontrait les fameux *latifundios*, ces immenses propriétés rurales données au cours de l'histoire, par les rois d'Espagne, aux grands serviteurs de la Royauté. Ces propriétés indivisibles formaient de véritables fiefs qui donnaient à leurs propriétaires une influence politique dont nous n'avons pas idée dans des pays comme le nôtre, où la propriété est tellement divisée, car quiconque vivait sur ces terres, qui englobaient des quantités de villages, était, jusqu'à ces dernières années, politiquement à la merci, peut-on dire, du maître de céans ou de son représentant local, les fameux « caciques » de village, et cela malgré le suffrage universel et le prétendu vote secret.

Pour vous donner une idée de ce qu'étaient ces propriétés, je vous citerai quelques exemples frappants. J'eus l'occasion, il y a une douzaine d'années, de visiter le monastère de Guadalupe, en Estrémadure, en compagnie d'amis espagnols originaires de la région dans laquelle ils avaient, au reste, de grands intérêts. Nous nous rendions, par un chemin de terre, à une exploitation forestière située dans la montagne, à une quinzaine de kilomètres du monastère. A un moment donné, j'aperçus deux grandes bornes en pierre sur lesquelles étaient gravées des initiales. Et comme je demandais à mes compagnons ce que signifiaient ces bornes, ils me répondirent : « Nous sommes ici à la limite de deux propriétés, à peu près du même tenant, et les initiales que vous voyez sont celles de leurs propriétaires respectifs. Toutes deux ont de 28 à 30.000 hectares. » Et comme ces chiffres me paraissaient fabuleux, mes compagnons sourirent de ma candeur « Mais, me dirent-ils, ce ne sont là que deux des nombreuses propriétés appartenant à ces messieurs, et certainement parmi les plus pauvres. » Effectivement, on ne voyait à perte de vue que ces cimes rocheuses et les terres arides et les villages que j'avais traversés, dont celui de Guadalupe, étaient misérables au plus haut point.

De quoi vivaient les gens qui les habitaient? De maigres cultures, de la coupe des bois... que l'on ne reboisait jamais, et de l'élevage de troupeaux qui appartenaient, en grande partie, au maître de la terre.

En Andalousie, le duc de... possédait une propriété qui était traversée par une route de 80 kilomètres de long.

Quant au comte de R..., on disait, mais on exagérait peut-être quelque peu, que la presque totalité de la province de Guadajara lui appartenait; or, j'ai entendu dire qu'il avait d'autres propriétés immenses, également, dans la sierra Morena et en Galice.

A cela ne se borne pas la richesse de ces grandes familles patriennes; elles possèdent encore des intérêts considérables dans les pays d'outre-mer qui relevaient autrefois de la souveraineté de l'Espagne, car si celle-ci a perdu ses colonies, les descendants des anciens *conquistadores*, ou tout simplement des colons qui s'intallèrent et s'enrichirent aux Antilles, au Chili, au Pérou, en Argentine, ont conservé, dans ces pays, des biens de très grande valeur. Or, tous ces grands propriétaires terriens espagnols, vivant dans l'opulence grâce à leurs nombreux revenus, se désintéressaient fort de leurs terres, dont l'exploitation était confiée à des *administradores* qui administraient beaucoup mieux leurs propres deniers que ceux de leurs maîtres. Ces terres, dont une grande partie restait souvent en friche par manque d'initiative, étaient mal cultivées par des paysans misérables, ne dispo-

sant ni de capital, ni de crédit pour améliorer leur outillage et le rendement de leurs cultures. Il ne faudrait pas cependant croire que cette situation était générale à toute l'Espagne; dans certaines régions, aux environs de Madrid par exemple, dans les vallées du Jarama, du Tajuna et du Tage, dans les provinces basques et dans celles du Levant, Murcie, Alicante, Valence, de même qu'en Catalogne, la propriété était très partagée. Les cultures maraîchères, les vignes, les vergers, les plantations d'oliviers et d'orangers s'y étendaient jusqu'au moindre lopin de terre arable. Dans ces régions, la Nouvelle-Castille mise à part, l'aspect des villages était tout à fait différent et le paysan, petit ou gros propriétaire, était libre de toute contrainte au point de vue politique.

Aussi, tandis qu'en Andalousie et en Estremadure, notamment, le communisme, avec sa haine implacable du riche, gagnait rapidement cette population misérable, qui rendait responsable de son sort les possesseurs de la terre ingrate qu'elle cultivait si péniblement, dans les provinces au sol morcelé entre des milliers de propriétaires, l'esprit était inévitablement autre.

Il me reste enfin à vous entretenir d'une région dont on a beaucoup parlé lors des événements d'octobre 1934, et surtout au cours de la guerre civile actuelle, l'Asturie, avec sa capitale de tragique mémoire : Oviedo, le plus redoutable foyer du communisme en Espagne.

Région formidablement abrupte, pays de rudes montagnards, c'est là que se trouvaient les plus riches gisements houillers de l'Espagne; mais, comme en Belgique, la main-d'œuvre locale, pour l'exploitation des charbonnages, était loin de suffire : aussi les corons abritaient-ils des étrangers de toute nationalité. Bien que les salaires y fussent les plus élevés de l'Espagne, — l'ouvrier mineur gagnant au moins 80 francs pour six heures de travail, — Moscou jugea cependant, avec son indiscutable perspicacité, que ce milieu était particulièrement propice au développement de sa propagande. Le résultat répondit à toutes ses espérances, puisque ce fut l'Asturie, et particulièrement Oviedo, qui suivit aveuglément les ordres du Komintern en octobre 1934, lorsque celui-ci déclencha, une première fois, la révolution sociale en Espagne.

A cette époque, il se passa là-bas, en raccourci, des horreurs pareilles à celles qui furent commises au cours de la guerre civile actuelle. On assassina des prêtres, des religieux, des chefs d'entreprise, des gardes civils avec leur famille; on creva les yeux de leurs enfants; on brûla, on pilla, et l'on fit sauter à la dynamite les coffres-forts des banques, dont celui de la Banque d'Espagne d'Oviedo, où les rouges s'emparèrent de 14 millions de pesetas (56 millions de francs).

Il fallut trois semaines et l'intervention de trois corps d'armée et de la flotte pour réduire Oviedo.

Je ne crois pas que l'on se soit alors bien rendu compte à l'étranger de la gravité de la situation; mais l'Espagne fut à deux doigts d'être bolchevisée... et celui qui vous parle menacé une première fois de mort par son personnel.

* * *

Je vous ai exposé jusqu'ici, en toute sincérité, et sans aucun parti pris, la situation des ouvriers espagnols, qui peut se résumer comme suit : dans les grandes villes et dans les centres industriels, exception faite, peut-être, pour la région charbonnière asturienne, les mieux rémunérés nouaient péniblement les deux bouts, les autres vivaient dans une situation qui frisait la misère. Pour s'en convaincre, il suffisait de voir l'aspect extérieur des travailleurs, dans la rue, dans les tramways et dans le métro. J'ai connu des jeunes gens qui n'avaient jamais porté que la salopette bleue et des espadrilles jusqu'à leur entrée au service militaire. Leurs

moyens ne leur avaient jamais permis d'acheter un costume ni des souliers...

Pour ce qui est de la campagne, nous avons vu quel était le degré de misère dans une très grande partie du pays.

J'ai lu très attentivement le livre récent sur *le Calvaire ibérique*, de M. le comte van der Burch, à qui j'ai eu l'honneur d'être présenté au consulat de Belgique à Madrid pendant les jours tragiques de juillet 1936. Si la question espagnole vous intéresse, je vous conseille vivement la lecture de cet ouvrage, qui est admirablement écrit par un homme qui a résidé pendant de très longues années en Espagne et qui a vécu, à Madrid même, les trois premiers mois de la guerre civile.

M. van der Burch parle donc tout à fait en connaissance de cause; je me permets toutefois de ne pas partager l'avis de cet éminent écrivain lorsqu'il dit que « le sort de l'ouvrier espagnol eût fait envie à beaucoup de travailleurs d'autres nations européennes ». C'était peut-être vrai pour certaines catégories privilégiées d'ouvriers, mais j'estime, pour ma part, que ce n'était pas le cas pour la masse. Et j'ai regretté de ne rien trouver dans cet ouvrage — pourtant si bien documenté — touchant les ouvriers agricoles. La question agraire est cependant celle qui a fait couler le plus d'encre et aussi le plus de sang pendant les années qui précédèrent le conflit actuel.

Si vous lisez ce livre, vous verrez que dans le domaine des lois sociales l'Espagne n'avait non plus rien à apprendre de la Belgique : l'ouvrier s'y trouvait tout aussi bien protégé que chez nous. La loi des huit heures datait de 1919. Celle sur les accidents de travail, qui existait depuis de très nombreuses années fut remaniée par Largo Caballero lors de son passage au ministère du Travail de 1931 à 1932, dans un sens plus large peut-être que la loi belge actuelle. Peu de temps après, Largo Caballero fit promulguer le Code du travail.

Bien que mes sympathies n'aillent pas précisément à son auteur, je dois cependant reconnaître que ce Code n'avait rien d'excessif et que s'il avait été loyalement respecté par les parties intéressées, on eût évité bien des froissements entre patrons et ouvriers.

Je suppose qu'il vous intéressera également de connaître le caractère de l'ouvrier espagnol et son attitude vis-à-vis de ses chefs.

Vous avez entendu parler, je n'en doute pas, de la fierté de l'Espagnol; elle se retrouve dans toutes les classes de la société, si bien que là-bas, plus que partout ailleurs, il faut, pour diriger des ouvriers posséder un certain doigté qui ne se rencontrait pas toujours chez les chefs étrangers, directeurs, ingénieurs, etc. Je vous étonnerai certainement si je vous dis que l'ouvrier espagnol est très docile, très serviable et très respectueux sans cependant être obséquieux; mais il faut savoir le traiter. Un ordre donné en y mettant certaines formes sera toujours exécuté avec empressement, mais il n'en sera pas de même s'il est donné sur un ton autoritaire.

J'avais là-bas quatre cents agents sous mes ordres et je peux dire, avec une légitime satisfaction, que je n'ai jamais eu le moindre incident personnel avec aucun d'entre eux. J'étais attaché à une compagnie de chemin de fer secondaire en qualité d'ingénieur-chef d'exploitation et, comme cela arrive dans les réseaux de faible importance, je dirigeais tous les services. Or, j'ai toujours rencontré beaucoup de bonne volonté, tant de la part des employés de bureau que du personnel des gares et des trains, dans les services de la voie comme aux ateliers et dans le personnel de traction.

J'ai vécu parmi mon personnel des heures particulièrement pénibles à l'occasion de déraillements, d'éboulements occasionnés par des orages, etc. Il m'est arrivé, maintes fois, d'être avisé

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Instituut Dames van Sint-Niklaas

KORTRIJK - Voortstraat, 47

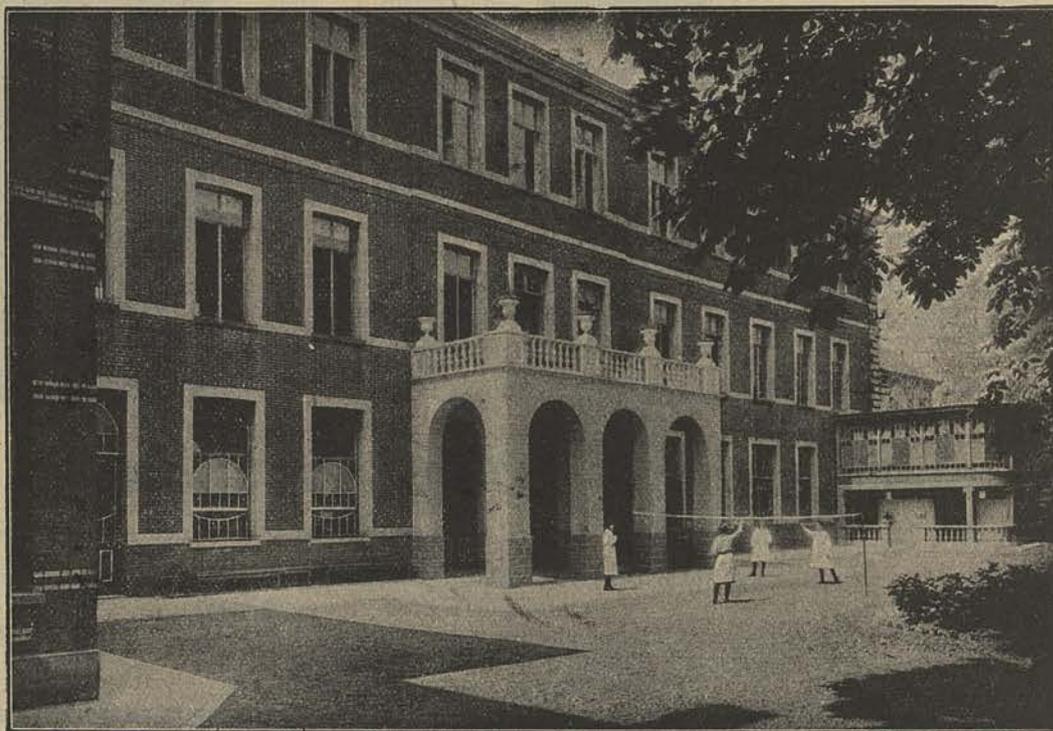
PENSIONAAT - EXTERNAAT

Lagere, Middelbare en Hoogere Klassen

School voor Verpleegsters

« MARIA MIDDELARES »

Voortstraat, 51



PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT
EXTERNAT

Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat

Soeurs de l'Immaculée Conception

(APOSTOLINES)

1. BERCHEM-lez-AUDENAERDE
2. OOSTERZEELE-lez-GAND

INTERNAT — DEMI-PENSIONNAT

Programme officiel d'études moyennes et primaires

Cours de Coupe — Commerce — Ecole Ménagère
Sténo- et Dactylographie — Arts

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut des Sœurs de la Providence de GOSSELIES

Ecoles Normales
AGRÉÉES
DE L'ÉTAT

primaire,
gardienne,
professionnelle, }
Ménagère } Lingerie
Confection
Modes
Dessin

(ouverte depuis 1935).

ÉCOLE MOYENNE (programme de l'État).

ÉCOLE MOYENNE PROFESSIONNELLE - MÉNAGÈRE agréée de
l'État avec sections : Lingerie, Confection, Modes, Dessin,
Commerce, Ménage.

ÉTUDES PRIMAIRES.



Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

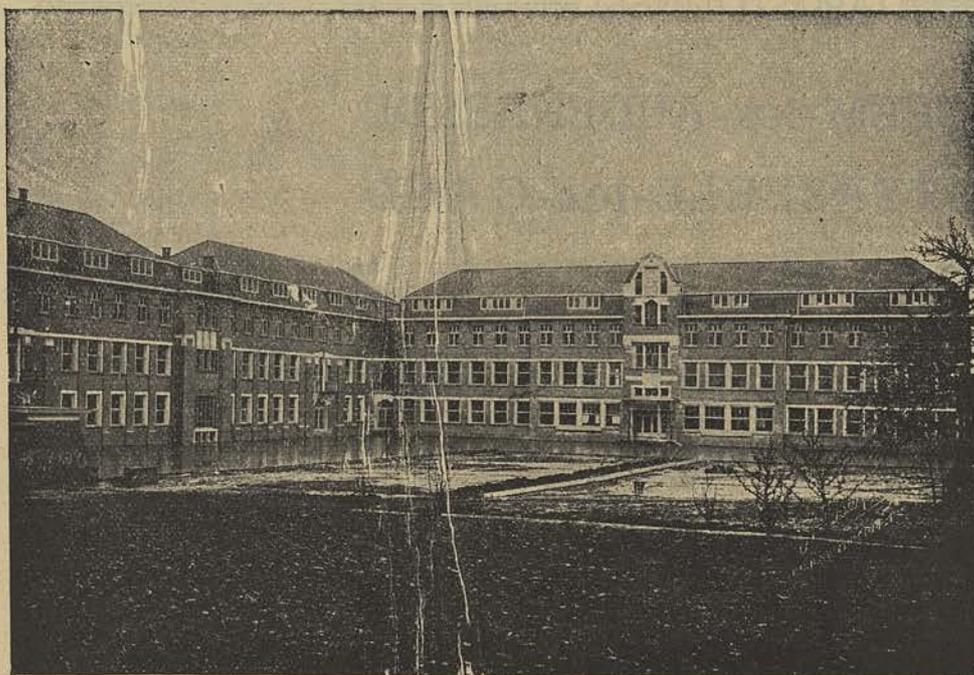
Cours facultatifs : Piano, Chant, Peinture, Arts appliqués, Callisthénie, Sténo, Dactylo, Langues

Conditions d'hygiène idéale : Parc 5 Ha. — Éducation et instruction soignées

DEMANDEZ PROSPECTUS AUX DIRECTRICES DE SECTIONS : RUE CIRCULAIRE, 4, GOSSELIES

SANCTA MARIA

PENSIONNAT POUR JEUNES FILLES A RENAIX



Dirigé par les Sœurs de la Miséricorde

Enseignement primaire : 7 années d'études
— Enseignement moyen : degré inférieur :
3 années. — Degré supérieur : 2 années
(sciences ménagères, commerciales, artis-
tiques et littéraires). — Humanités an-
ciennes. — Cours complet de sciences
commerciales. — Sténo. — Dactylo. —
Anglais. — Cours de piano. — Examens.
Les 2 langues nationales sont étudiées
avec un soin spécial. — Education
soignée. — Situation pittoresque sur le
flanc d'une colline, au centre de la ville,
avec vues magnifiques sur les Ardennes
flamandes. — Equipement moderne com-
plet. — Vastes plaines de jeux et par-des-
sus tout des locaux spacieux et baignant
dans la lumière.

Pour tous renseignements, s'adresser à
la Directrice de **Sancta Maria**, à Renaix.

d'un accident de ce genre tard dans la soirée. Nous partions alors de Madrid, avec un train de secours, dans lequel on embarquait quelques ouvriers de garde, hommes d'équipe, mécaniciens, chauffeurs, ouvriers d'atelier, ce qu'on avait sous la main; au passage on raccolait quelques ouvriers de la voie. Cette brigade hétérogène se mettait bravement au travail, au milieu de la nuit, parfois par un temps épouvantable; les mécaniciens manœuvraient la pioche si c'était nécessaire et les ouvriers de la voie aidaient, s'il le fallait, à démonter une bielle ou un ressort. Tout le monde y mettait du sien, et jamais je n'ai entendu la moindre plainte de la part de ces hommes, dont la plupart avaient fini, ou à peu près, leur journée et à qui on demandait dix à douze heures de travail supplémentaire.

Dans ces cas-là on travaillait souvent jusqu'à l'aube, car il s'agissait de rétablir la circulation au plus tôt. Et si, comme ravitaillement, on ne leur distribuait que du pain et du jambon, du saucisson ou une boîte de sardines, le tout arrosé d'un demi-litre de vin, personne ne réclamait, car on savait que si l'on ne recevait pas autre chose, c'est parce que tout était fermé dans les villages et que ce n'était pas la faute de l'ingénieur. Car l'ingénieur était là dans le froid, dans la pluie, dans la boue avec ses hommes, et lui aussi se contentait du rancho de la troupe, si je puis m'exprimer ainsi.

Il m'est arrivé souvent d'aller le dimanche en excursion sur ma ligne, avec ma famille; or, je ne sais comment vous dire jusqu'à quel point tout le personnel, en général, témoignait de prévenance, d'attentions parfois très délicates vis-à-vis des miens. Et pourtant... c'est ce même personnel, ou plutôt non, ce sont certains éléments indésirables de ce personnel, quelques brebis galeuses du troupeau, qui me signifièrent, lors de la grève révolutionnaire d'octobre 1934, que si j'entrais à ma gare, je n'en sortirais probablement pas vivant et qui, en juillet 1936, m'arrêtèrent dans mon bureau, m'en firent sortir sous la menace d'une vingtaine d'armes à feu diverses et auraient peut-être joyeusement piétiné mon cadavre s'ils avaient pu me conduire devant les mitrailleuses où furent assassinés plusieurs directeurs et ingénieurs des compagnies de chemins de fer dont le siège était à Madrid.

Mais pour votre édification personnelle, et pour l'honneur du personnel que j'ai dirigé pendant seize ans et auprès duquel j'ai trouvé de nobles satisfactions au cours de ces seize années de labeur constant et parfois pénible, j'insiste sur ce point capital que quelques rares éléments seulement étaient disposés à tout pour faire triompher le mouvement révolutionnaire, et je les connaissais parfaitement.

* * *

Le groupement ouvrier communiste, la fameuse C. N. T. (Confédération Nationale du Travail), avait, certes, gagné beaucoup d'adeptes au détriment de l'U. G. T. socialiste pendant ces dernières années et surtout depuis les élections de février 1936, qui avaient permis au *Frente Popular* de s'emparer du pouvoir.

Mais que désiraient ces pauvres bougres à moitié illettrés, sinon améliorer leur sort qui n'était pas très enviable, comme nous l'avons vu? Obtenir enfin satisfaction dans leurs revendications, si souvent formulées. Pour ce qui nous concernait, il n'avait jamais été possible d'y faire droit que dans une faible mesure, à cause de la situation extrêmement difficile où nous avait placés, et avec nous toutes les compagnies de chemins de fer de la Péninsule, l'incurie des gouvernements qui s'étaient succédés depuis plus de quinze ans.

Si mes souvenirs sont exacts, c'est en effet vers 1921, peut-être même avant, que la question ferroviaire, l'une des plus complexes d'Espagne, avait été soulevée devant les Cortès. En effet, le

réseau des chemins de fer espagnols se trouvait réparti entre cinquante ou soixante compagnies et, seuls, certains grands réseaux, comme le Nord, le Midi, l'Ouest, les Andalous et le Central Aragon, étaient reliés entre eux et eussent pu être groupés en un tout homogène à direction unique. Mais quantité de petites lignes n'avaient aucun point de contact entre elles. Or, si les grandes lignes n'avaient pas échappé à la concurrence désordonnée que leur faisaient les transports par route, vous vous figurez bien quelle devait être la situation des petites entreprises, complètement livrées à elles-mêmes.

Or, ce fameux régime ferroviaire, qui devait établir une coordination logique entre les divers modes de transports et permettre à chacun de se développer normalement, sans préjudice ni pour l'Etat, ni pour les usagers, ni pour la masse, fut remis différentes fois sur le métier, mais jamais résolu; par incurie, d'abord, au moment de la monarchie, intentionnellement sous la république socialisante. Ce que cherchaient, en effet, les dirigeants socialistes, c'était d'acculer ces compagnies à la ruine pour s'emparer de leurs exploitations sans bourse délier et les socialiser. Alors seulement devait commencer, pour leur personnel, l'ère de bonheur et de prospérité que leur avait toujours refusé le régime capitaliste.

Mais cette parenthèse nous a fait dévier quelque peu de notre sujet; j'en étais à vous dire que seuls quelques éléments, les moins intéressants de nos agents, savaient ce que Moscou attendait d'eux pour le jour de la révolution sociale. Je me refuse à croire, moi qui connaissais personnellement chacun de mes quatre cents agents, et qui pouvais mettre un nom sur chaque figure, que tous ceux qui avaient répondu à l'appel des camarades meneurs étaient disposés à aller jusqu'au crime pour obtenir quelques sous de salaire en plus. Car toute la question se réduisait à cela, puisque notre personnel, outre qu'il bénéficiait de toutes les lois sociales: journée de huit heures, accidents de travail, etc., jouissait, depuis des années, de quinze jours de congé payé, d'un salaire entier en cas de maladie pendant les trois premiers mois et d'un demi-salaire pendant les trois mois suivants, de billets de service sur le chemin de fer, etc. Ainsi donc, dans ma compagnie, comme dans toute l'Espagne, le soulèvement révolutionnaire fut le fait d'une petite minorité décidée qui, se prévalant de la faiblesse du gouvernement, terrorisa la masse des travailleurs et les obligea à seconder le mouvement.

Je vous ai dit, il y a un moment, que c'est surtout après les élections de février 1936 que le mouvement communiste s'affirma de façon définitive en Espagne, grâce surtout, je ne dirai pas précisément à l'appui, mais au laisser-aller éhonté du gouvernement.

La propagande moscoute avait, évidemment, commencé beaucoup plus tôt; rappelez-vous, en effet, ce que je vous ai dit des événements tragiques d'octobre 1934. En effet, au lendemain de la proclamation de la République, en avril 1931, nous assistions déjà, à Madrid, à ses premières manifestations. Pour ne pas trop prolonger cette causerie, je passe sous silence les événements qui entraînèrent la chute de la monarchie. C'est le 13 avril 1931 qu'eurent lieu, dans toute l'Espagne, les élections municipales; elles étaient destinées à remplacer les collèges municipaux, élus par arrêtés royaux sous la dictature de Primo de Rivera, rendant ainsi à ceux-ci leur caractère constitutionnel.

Ces élections donnèrent, comme vous le savez, une apparente majorité aux partis de gauche qui, avant que ne soient connus les résultats généraux du scrutin, provoquèrent, le 14, la proclamation fulminante de la République. Le soir même de cette journée historique, où l'enthousiasme déborda, mais où le calme ne cessa de régner, le Roi quittait Madrid et le lendemain la Famille royale allait le rejoindre en exil.

Toutefois le calme et la dignité qui furent les caractéristiques des premières journées de la République ne durèrent guère et au début de mai nous assistions à Madrid aux premières manifestations de violence. Sans attendre la nouvelle Constitution qui allait décréter l'expulsion des Jésuites d'Espagne, le peuple, un beau jour, mit le feu à la magnifique résidence de Madrid, qui fut entièrement détruite, car la populace empêcha les pompiers d'intervenir. Le gouvernement, fort instable encore, n'osait intervenir.

Mises en goût par ce premier succès, les hordes incendiaries se portèrent alors vers la magnifique Ecole des arts et métiers, dirigée par les Jésuites; mais ici le feu fut circonscrit à la bibliothèque et aux laboratoires. Entre-temps, en effet, le gouvernement s'était ressaisi et se rendant compte qu'il s'agissait uniquement d'une bande d'extrémistes, et non d'un mouvement populaire, avait déclaré l'état de siège. C'est grâce à cette mesure que fut sauvé le splendide collège de Chamartin, où les RR. PP. Jésuites donnaient l'instruction à plus de mille étudiants et qui commençait à être la proie des pillards. Sur leur passage, ceux-ci avaient mis le feu à quelques couvents de religieuses et, si mes souvenirs sont exacts, à Madrid seulement sept d'entre eux furent ce jour-là la proie des flammes. Le mot d'ordre avait été donné aussi en province et je crois bien me rappeler que, ce jour-là, plus de trente couvents brûlèrent en Espagne.

A partir de ce moment, encouragés sans doute par ce premier succès, et aussi par le laisser-faire du gouvernement, les communistes et anarcho-syndicalistes jetèrent le masque et commencèrent dans tout le pays une propagande effrénée. Bientôt on put voir, à la vitrine de tous les libraires et à tous les kiosques de journaux, une quantité extraordinaire de publications moscouitaires et pornographiques, depuis la simple feuille de chou aux propos orduriers jusqu'aux revues illustrées et aux livres admirablement présentés. A Madrid, entre autres, on commença à entendre vociférer le soir, c'est-à-dire précisément à l'heure de sortie des ateliers, bureaux et magasins, les titres des journaux communistes *Mundo Obrero*, *La Tierra*, *Solidaridad Obrero* et d'autres.

* * *

Entre-temps, la C. N. T. communiste commençait à faire parler d'elle, et tandis que du temps de Primo de Rivera, Largo Caballero à la tête de l'U. C. T. paraissait être pour les ouvriers le seul et vrai Dieu, on commença dans les ateliers à montrer du doigt quelques rares éléments qui, ayant abjuré leur foi socialiste, s'étaient affiliés, disait-on, à la C. N. T.

Diviser pour régner, dit l'adage; aussi les chefs d'industrie ne semblèrent pas s'émouvoir de ces défections au parti socialiste et s'en réjouissaient plutôt, car on escomptait, par le fait même, une diminution de l'influence des syndicats relevant de la Maison du Peuple. C'est, en effet, un peu ce qui se passa, et il n'est pas douteux que les divergences d'opinions entre socialistes et communistes furent pour beaucoup dans l'échec de la tentative de révolution de 1934.

Vous vous souvenez certainement que ce mouvement fut déclenché comme conséquence de la politique maladroite de Gil Robles et des partis modérés qui avaient reconquis le pouvoir à la suite des élections législatives ordinaires de 1933, d'où était sorti le Parlement qui prenait la place des Chambres constituantes. Ces élections marquèrent un revirement sérieux de la partie saine du pays. Ce Parlement, toutefois, ne donna aucune satisfaction aux masses qui l'avaient élu et, d'autre part, les gouvernements qui se succédèrent pendant cette période n'eurent jamais une cohésion suffisante qui leur permît d'enrayer la propagande socialo-communiste et anarcho-syndicaliste. C'est

ainsi que Largo Caballero pouvait proclamer impunément dans tous ses meetings que, si nécessaire, la classe ouvrière devait se préparer à s'emparer du pouvoir par la violence.

C'est alors qu'on vit se former dans tous les quartiers de la ville des centres de jeunesse communistes libertaires qui non contents de bourrer consciencieusement le crâne de leurs affiliés organisaient des promenades et des excursions dominicales à leur intention. On sut bientôt quel était le but exact de ces expansions à l'air libre: A la *Case de Campo*, tristement célèbre depuis, immense propriété longeant le Manzanarès, ayant appartenu au domaine de la Couronne et transformée en parc depuis l'avènement de la République, comme à la *Sierra*, tous les dimanches des groupes de jeunes gens et même de jeunes filles s'entraînaient à des exercices de gymnastique. C'étaient les futures troupes de choc de la révolution sociale... et ils ne s'en cachaient guère.

Le soir on pouvait assister à ce spectacle scandaleux du défilé par les quartiers ouvriers, tout aussi bien que par les grandes artères de la ville, de ces jeunesse braillantes et déchaînées portant la chemise bleue et la cravate rouge (les femmes préféraient le costume masculin blanc, orné d'énormes rubans écarlates), hurlant des chants révolutionnaires et souvent obscènes où déjà était tracé tout le programme des horreurs qu'allaient commettre les miliciens de 1936. Ces cortèges, à la tête desquels se déployait généralement un étendard portant les insignes soviétiques, la faucille et le marteau, ou un portrait de Lénine ou de Staline, insultaient les passants bourgeois, interrompaient la circulation, tout cela sous le regard bénévole des agents de l'autorité.

Dans les entreprises, les comités ouvriers, relevant tous de la Maison du Peuple, devenaient de plus en plus puissants; toutefois les litiges restaient soumis à la décision des Commissions paritaires.

Nous arrivons ainsi au 4 octobre 1934. Crise ministérielle. La situation politique est très tendue et l'ordre menacé. Le groupe de Gil Robles: la C.E.D.A. (Confédération Espagnole des Droites Autonomes), un des groupes les plus nombreux des Cortès, qui vient de faire de nouveau un acte public de foi républicaine, exige sa participation dans le nouveau gouvernement. En réponse, les socialistes et communistes déclenchent un mouvement révolutionnaire.

Le 4, au matin, en me rendant à mon bureau, je fus arrêté par une demi-douzaine d'ouvriers parmi lesquels je reconnus un meneur caractérisé qui annonça que la grève générale révolutionnaire avait été décrétée et qu'aucun train ne devait circuler. Et comme j'insistais pour passer, le même individu me « conseilla » de ne pas entrer dans mon bureau, car je m'exposais à ne pas en sortir vivant. Vingt minutes plus tard, sous la protection de deux gendarmes, je pus me rendre à la gare où le trafic était totalement paralysé.

Vers 2 heures de l'après-midi, l'avenue ayant été dégagée par la gendarmerie et les gardes d'assaut, je pus rentrer chez moi, mais je revins à la gare l'après-midi. Je fis la navette ainsi pendant les sept jours que dura la grève, passant devant les groupes d'ouvriers et d'employés dont l'attitude, très menaçante au début, devenait de plus en plus calme, jusqu'à donner, à la fin, une impression de lassitude et de grande inquiétude pour l'avenir, à mesure que leur cause semblait de plus en plus compromise.

Le 4 octobre, au soir, l'état de siège fut proclamé dans toute l'Espagne, mais cela n'empêcha pas les fusillades isolées de continuer dans Madrid nuit et jour pendant près d'une semaine.

Le gouvernement domina la situation très rapidement, sauf en Asturies, où Oviedo et tous les villages du bassin charbonnier furent mis à feu et à sang par les révolutionnaires.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes
— Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
— Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale
moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5).

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
Humanités anciennes.

COSTERMANSVILLE - KIVU (Congo belge)

INSTITUT ALBERT I^{er}

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT
POUR ENFANTS EUROPÉENS**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

Institut de la Retraite du Sacré-Cœur

Rue des Confédérés, 70, Bruxelles (N.-E.)

INTERNAT — EXTERNAT

Jardin d'enfants - Enseignement primaire et moyen
Cours supérieurs

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES (6 années)

Certificats homologués par le gouvernement.

Institut des Religieuses Trinitaires

105, AVENUE DE LA COURONNE, IXELLES

PENSIONNAT — EXTERNAT

Enseignement moyen, primaire et supérieur.
Humanités gréco-latines — Cours divers — Cours pour petits garçons.

ETTERBEEK, 8, RUE FORT DE BONCELLES

Ecole libre gratuite, paroisse N.-D. du Sacré-Cœur.

ARBRE BÉNIT

Etablissements des Sœurs de Notre-Dame

46, rue Mercelis

BRUXELLES

Etudes primaires et moyennes.
Section commerciale (deux ans).
Humanités gréco-latines.
Section d'éducation familiale.
Coupe et Confection.
Dessin — Arts appliqués.

Externat — Internat — Demi-pension

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

Sœurs de Sainte-Marie

NAMUR, rue du Président, 24

Jardin d'enfants, classes primaires et moyennes. Commerce.
Ecole professionnelle d'horlogerie pour jeunes filles agréée par l'Etat.

JAMBE, chaussée de Liège, 70

Classes primaires et moyennes.
Humanités anciennes et modernes.
Ecole moyenne ménagère agricole, agréée par l'Etat.

INSTITUT DES SŒURS DE STE-MARIE DE NAMUR

CHATELET, rue Neuve, 26

Pensionnat - Demi-Pensionnat - Externat

Jardin d'enfants — Section primaire
Section normale et moyenne, professionnelle et ménagère,
agréée par l'État :

Cours moyens. — Cours ménagers. — Sciences commerciales. —
Langues étrangères. — Cours de lingerie. — Coupe et confection. —
Dessin.

Cours spéciaux d'arts appliqués.

Examens de musique.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut des Sœurs du St-Cœur de Marie

Malaise-La Hulpe

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

à 5 minutes de la gare de La Hulpe, dans un site idéal.

**SECTIONS : PRIMAIRE — MOYENNE
COURS SUPÉRIEUR**

Études commerciales — Langues : nationales et étrangères
Sténo-dactylographie — Economie domestique — Coupe
et confection — Arts décoratifs — Musique, etc.

OVERYSCHÉ

Institut du Sacré-Cœur

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

dirigé par les Filles de l'Immaculée Conception

Études préparatoires et moyennes commerciales. —
Section d'éducation familiale ménagère et profess. —
Sténo-dactylo. — Langues étrangères. — Arts d'agrément. — École ménagère horticole agréée.

Autobus : Bruxelles place Jourdan. — Arrêt facultatif pensionnat
Réduction pour familles nombreuses.

Institut des Sœurs de la Présentation Notre-Dame

à Saint-Nicolas (Waes)

1. Enseignement primaire et moyen.
2. Enseignement professionnel. — Ecole de commerce reconnue par l'Etat et la Province — Ecole ménagère — Cours de lingerie, de coupe, de confection et d'arts décoratifs.
3. Enseignements normal.
Ecole normale pour institutrices gardiennes.
Ecole normale pour institutrices primaires.
Ecole normale moyenne pour régentes : sections scientifique, littéraire et germanique.
Réduction pour familles nombreuses.
Missions au Congo Belge (Vicariat de Lisala).

Instituut der Zusters van O. L. Vrouw Presentatie

te Sint-Niklaas (Waas)

1. Lager en middelbaar onderwijs.
2. Beroepsonderwijs — Handelsschool erkend door den Staat en de Provincie — Huishoudschool — Leergangen : Snijkunst — Confectie — Décoratieve kunst.
3. Normaalonderwijs :
Normaalschool voor bewaarschoolonderwijzeressen.
Normaalschool voor lagere onderwijzeressen.
Normaalschool voor regentessen : wetenschappelijke - letterkundige afdelingen en voor de Germaansche talen.
Merkelijke reductie voor kroostrijke gezinnen.
Missieposten in Congo (Vicariaat Lisala).

Onze Lieve Vrouw Visitatie

Gentstraat, 5, St-Amansberg-Gent

Internaat - Half-pensionnat - Externaat

Middelbare Handelsschool
OFFICIEEL DIPLOMA

Normaalschool

Afdeeling voor lager- en frøbelonderwijzeressen
VOORBEREIDENDE CURSUS

Sœurs de la Visitation

Coupure, rue de la Maison de force, Gand

Internat - Demi-pensionnat - Externat

Programme officiel

d'Études primaires et moyennes (jardins d'enfants)

COURS SUPÉRIEURS { a) scientifique
 { b) familial, ménager

Langues flamande, française, anglaise, allemande

Examens facultatifs devant Jury Central officiel : Sténo-dactylographie, croix-rouge, coupe et confection, économie domestique.
Musique, dessin, etc. *Demandez prospectus.*

Pensionnat pour Jeunes Filles

dirigé par les Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur

Avenue du Parc, HAL près Bruxelles

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Études primaires et moyennes.
Programmes du Gouvernement

Ecole professionnelle, ménagère et commerciale agréée.
Coupe et confection. Sténographie. Dactylographie. Arts d'agrément.
Diplômes officiels.

Régime français et flamand. Education soignée.
Vastes locaux. Jardins spacieux.

Conditions spéciales pour familles nombreuses.

Pensionnat Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus

pour garçonnetts de 4 à 11 ans,

dirigé par les Sœurs de N.-D. des VII Douleurs
à Steenhuffel

à 20 km. de Bruxelles, localité très salubre à grande distance de toute usine. Langue courante : le français. Autobus Lux coin boulevard Emile Jacquain et boulevard d'Anvers, ligne de chemin de fer Anvers-Alost, n° 61.

Pension : prix modéré. Entrée : 2 septembre.

Pour ce qui concerne ma compagnie, le gouvernement, qui avait fait échouer le mouvement, ayant donné un délai de 48 heures aux grévistes de toutes catégories pour se remettre au travail, faute de quoi ils seraient considérés comme révoqués, et 176 agents n'ayant pas obtempéré à cette mise en demeure, le Conseil d'administration décida de profiter de l'occasion pour n'en réadmettre qu'un nombre très restreint parmi ceux qui, de leur propre volonté, avaient abandonné le service. Nos cadres, qui avaient été renforcés insensiblement pour faire face aux obligations que nous imposaient les lois sociales votées les dernières années, étaient notoirement excessifs, si on tient compte que notre trafic avait considérablement diminué. Notre exploitation était en déficit depuis plusieurs années et notre trésorerie complètement épuisée. Il était donc de bonne politique de chercher à assainir notre affaire par une réduction, plus que justifiée, du personnel et une compression judicieuse de toutes les dépenses.

Ces mesures coïncidèrent avec la mise en service sur nos lignes de voitures automotrices qui assurèrent à partir du début de novembre 1934 tout notre service de voyageurs. Je cite ces détails parce que j'aurai à y revenir plus tard.

Cent vingt agents furent donc sacrifiés; mais en même temps qu'elle prenait cette décision très pénible, qui n'impliquait en réalité aucune mesure de représailles, la compagnie s'engageait, dans le cas d'une reprise du trafic justifiant un nouvel embauchage de personnel, à ne faire appel qu'à ses anciens agents.

Il est à remarquer que, seul, participa à la grève le personnel habitant Madrid et par conséquent chauffé à blanc par la propagande rouge et obligé d'obéir au mot d'ordre par crainte de représailles de la part des camarades. Les agents restés fidèles à la compagnie et ceux qui nécessairement furent réadmis se rendirent bientôt compte que les sages mesures prises par le Conseil étaient seules de nature à maintenir l'exploitation et, par conséquent, à leur garantir le pain quotidien. Aussi ce fut sans difficulté de leur part que nous parvîmes à réorganiser nos services, avec un tiers du personnel en moins. Tout le monde y mettait du sien et les choses allèrent au mieux jusqu'aux élections de février 1936.

La campagne électorale avait été très âpre de part et d'autre. Cependant, devant les succès de masse qu'obtenait le dynamique Gil Robles, beaucoup se firent l'illusion que ce serait bientôt le triomphe des partis d'ordre. Hélas! les résultats furent tout autres et si les extrémistes n'avaient pas au Parlement une majorité absolue, il n'en est pas moins vrai qu'ils constituaient le groupe le plus nombreux des Cortès. Il est à noter cependant, et j'attire tout spécialement votre attention sur ce détail, que des 450 sièges environ, les communistes n'en obtinrent que 9, proportion infime, comme vous le voyez.

* * *

Les nouvelles Chambres à peine élues, les désordres reprirent de plus belle et pendant toute une semaine on assista de nouveau à Madrid à des incendies de couvents, d'églises et de locaux appartenant à des partis de droite. C'est alors que brûlèrent, sans que les autorités fissent rien pour empêcher ces excès, les églises de Saint-Louis et de Saint-Ignace, toutes deux situées en plein cœur de la ville.

Par ailleurs, les crimes politiques ne se comptaient plus; les ouvriers extrémistes, d'une part, et les affiliés aux groupements fascistes ou aux phalanges, d'autre part, établirent un véritable régime de terreur. Je me souviens notamment qu'un soir, au sortir du travail, quatre ou cinq ouvriers étaient abattus à l'entrée de l'avenue de la Plaza de Toros par une mitrailleuse montée sur une auto qui disparut à toute allure.

Le lendemain trois jeunes fascistes, attablés à la terrasse d'un

café, furent tués à coups de revolver par des ouvriers qui les encerclèrent. Les balles perdues firent quatre morts en plus et le jour suivant notre médecin, qui était à la fois médecin légiste, me disait que ce soir-là on avait amené à la morgue vingt et un cadavres.

Un des premiers actes du gouvernement issu des élections de février fut de décréter, dans le but d'apaiser les esprits, « la réadmission forcée de tous les ouvriers ou employés ayant participé à un mouvement gréviste quelconque depuis le 1^{er} janvier 1932 avec, d'autre part, défense pour les patrons de licencier le personnel qui aurait pu être embauché pour remplacer ces grévistes ».

Toujours pour « apaiser les esprits », un arrêté ministériel obligea tous les patrons, grands et petits, à payer aux grévistes réadmis une indemnité de six mois de salaires.

Ces dispositions, qui étaient la ruine pour les petits patrons, allaient mettre en situation très difficile beaucoup de grandes entreprises. Pour ce qui concerne ma compagnie, je vous dirai qu'avant la fin février nous avons dû réadmettre nos cent vingt grévistes et que le Comité ouvrier, sous menace de grève générale, nous obligea à démolir en huit jours toute notre nouvelle organisation et à rétablir chaque agent exactement dans le même poste qu'il occupait le 4 octobre 1934!

Je vous ai dit plus haut que nous avons remplacé nos trains de voyageurs à vapeur par des automotrices deux fois plus rapides; cette mesure nous avait valu une économie de l'ordre de 800.000 francs pour l'année 1935. Eh bien, le Comité en arriva à prétendre que nous remissions ces voitures pour rétablir la traction à vapeur *dans le seul but de rendre aux mécaniciens, chauffeurs, chefs de train, etc., la même occupation qu'avant la grève!* Entre-temps, je dus renvoyer à leur ancienne résidence des allumeurs de machines là où il n'y avait plus à allumer aucune locomotive, le service étant assuré par les automotrices.

Vous aurez remarqué que jusqu'ici j'ai insisté sur le rôle secondaire joué par les communistes. A partir de février 1936 tout change, et c'est ainsi que nous voyons notre Comité ouvrier, autrefois composé uniquement d'affiliés à la Maison du Peuple, présidé par un communiste. Je dois également vous signaler que la plupart des conversations que nous eûmes avec ce nouveau Comité étaient empreintes presque de bonhomie. Les prétentions les plus extravagantes étaient exprimées sur un ton cauteleux qui choquait et si certains gros mots étaient lancés, ils portaient toujours des délégués socialistes. Invinciblement, on se méfiait de cette attitude qui semblait vouloir dire : « Vous ne voulez pas nous accorder ce que nous demandons, c'est parfait, nous ne nous en faisons pas, car bientôt nous serons les maîtres. »

Cette sourde menace devait bientôt être mise à exécution. Nous sommes en effet en juillet 1936 : le gouvernement a perdu complètement le contrôle de l'ordre et les crimes politiques se succèdent à un rythme accéléré.

Le samedi 11, au soir, Calvo Sotelo, l'homme en qui l'Espagne de l'ordre avait mis tout son espoir, est lâchement abattu d'un coup de revolver d'ordonnance, tiré dans la nuque, par des gardes d'assaut qui sont allés l'arrêter la nuit chez lui. Son cadavre est conduit par eux au cimetière où il est déposé comme étant celui d'une des nombreuses victimes qui, chaque jour, tombaient dans les rues de Madrid.

La mesure est comble et cet assassinat montre à quel degré d'anarchie on était arrivé. On sent que des événements tragiques se préparent. D'où partira le premier coup de feu? Tout le monde est convaincu que ce sera du côté rouge? Ne l'ont-ils pas assez annoncé dans tous leurs discours? C'est la révolution sociale, précurseur de l'implantation du communisme, qui va se déchaîner.

Et voilà que le 19 on apprend que l'armée s'est soulevée.

Franco et les généraux qui le suivent ont vu le danger et ils ont pris les devants, mettant en pratique le dicton espagnol qui dit que celui qui frappe le premier frappe doublement. Le 19, au matin, la fusillade crépite dans Madrid. Des fascistes enfermés dans l'église de ma paroisse, d'où ils font le coup de feu, sont brûlés vifs. Le lendemain je suis réveillé par des détonations lointaines, mais formidables. C'est l'aviation, d'abord, puis l'artillerie qui bombardent la caserne de la Montana, qui se rend vers 10 heures. La caserne del Retiro est également bombardée; elle se rend vers 4 heures de l'après-midi. Il y a déjà deux heures que la populace est entrée dans celle de la Montana où, me dit-on, plus de 140 officiers ont été passés par les armes.

Les casernes prises, le gouvernement arme le peuple. Aussi le lendemain je ne suis guère surpris en allant prendre mon service de trouver une partie de mon personnel armé. Son attitude est pourtant correcte et les ouvriers de l'atelier qui ne sont pas encore entrés au travail me saluent comme à l'ordinaire. Malgré la gravité de la situation, tout le personnel est à son poste. J'étais loin de me douter, à ce moment-là, que trois heures plus tard je serais expulsé *mani militari* de mon bureau.

Vers 10 h. 1/2, en effet, je me trouvais, en compagnie du sous-directeur et du caissier, dans le bureau du directeur, lequel n'était pas encore arrivé. Nous devisions tranquillement sur les incidents de la veille, que le directeur ignorait, car la fusillade l'avait empêché de sortir de chez lui. Brusquement les deux portes du local s'ouvrent pour laisser passage à un groupe d'une bonne vingtaine d'ouvriers de la compagnie, armés de fusils et de revolvers et commandés par un contrôleur communiste, celui-là même qui s'était montré si doucereux dans ses conversations avec nous. Après nous avoir fouillés, on nous intima l'ordre de descendre sur le quai, où nous attendîmes une dizaine de minutes, gardés par le même groupe armé. Beaucoup d'ouvriers des ateliers et les employés, que cet événement avait attirés, nous regardaient dans un silence impressionnant et on lisait dans leurs regards qu'ils étaient atterrés.

Enfin arriva une petite auto conduite et escortée par des miliciens armés. On nous y fit monter pour nous conduire, nous dit-on, à la Sûreté Générale. Fort heureusement pour nous, nous devons passer devant un poste de gardes d'assaut situé sur l'avenue même de la gare. A la demande de notre sous-directeur, lieutenant-colonel de réserve, le chauffeur voulut bien s'arrêter devant ce poste et, après pourparlers avec l'officier de garde, on nous fit prendre place dans une voiture officielle. C'est conduits et escortés par des gardes d'assaut, que nous nous rendîmes effectivement à la Sûreté. Là le sous-directeur, se prévalant toujours de son titre, parvint à être entendu par un des commissaires de service qui nous interrogea et trouva qu'il n'y avait pas lieu de maintenir notre arrestation. Toutefois, avant d'autoriser notre mise en liberté, il demanda au chef communiste qui nous avait accompagnés si, pour sa part, il n'y voyait pas d'inconvénient.

Et comme celui-ci hésitait à répondre, il lui indiqua que s'il n'avait pas tous ses apaisements, il pouvait porter plainte contre nous et que l'on verrait s'il y avait lieu de procéder à une nouvelle arrestation.

Enfin on nous libéra et, comme une fois dans la rue, nous insistions auprès de notre sbire pour retourner ensemble à la station où il lui serait facile de contrôler devant nous la véracité de nos déclarations au commissaire, il nous répondit d'un ton de souverain mépris que ce n'était pas nécessaire et que nous n'avions plus rien à faire au chemin de fer.

Sans autre forme de procès, nous étions donc mis à la porte par ces messieurs. Après, nous avons su que dix autres fonctionnaires et employés avaient également été révoqués pour avoir

commis le crime d'être restés fidèles à la compagnie lors de la grève générale de 1934.

L'après-midi de ce même jour mémorable du 21 juillet, tandis qu'en Belgique on célébrait la fête nationale, nous abandonnions, ma famille et moi, le pavillon que nous habitions dans les dépendances de la gare et où nous ne nous sentions plus en sûreté. Nous emportions seulement quelques vêtements sur le bras, car des valises nous auraient rendu suspects, et nous nous réfugiâmes chez des amis, au centre de la ville.

Depuis le premier jour de la guerre civile, communistes et anarchistes s'étaient rendu maîtres de la rue et la ville avait pris un aspect impressionnant; tous les autos, camions, autobus, etc. avaient été réquisitionnés ou plutôt volés par les milices.

Chaque voiture portait une inscription : C. N. T.-U. C. T.-F. A. I., Jeunesse socialiste, Centre républicain de gauche, Union des Journalistes antifascistes. Les marteaux et faucilles pullulaient. J'en ai vu une sur l'arrière de laquelle on pouvait lire : F. A. I. « les lions de la destruction ».

Communistes et anarchistes arrêtaient et fusillaient joyeusement tout ce qui leur était suspect de fascisme. Or, fascistes étaient les prêtres et les religieux, les chefs d'industrie, les nobles, les grands propriétaires et jusqu'aux malheureux ouvriers qui ne partageaient pas les idées de Moscou. On fusillait donc à tour de bras et sans aucune forme de procès; il suffisait qu'un communiste ou un anarchiste dise : Un tel est fasciste, pour qu'on vînt, la nuit, arrêter le malheureux. Celui-ci était alors conduit à la *Casa de Campo*, le long des berges du Manzanarès ou dans le premier terrain vague venu et abattu comme un chien. Des centaines de victimes ainsi tombaient tous les jours.

Pendant trois longues semaines nous vécûmes dans cet enfer, trois semaines qui furent pour nous un perpétuel sursaut, car nous craignions à tout instant que je fusse arrêté de nouveau. Et enfin, si cela vous intéresse, voici le récit de mon départ de Madrid. Le 13 août, à 8 heures du soir, pourvu de billets pour Alicante, grâce à l'intervention de l'ambassade d'Angleterre, je me rendis à la gare du Midi avec ma famille. Le train partait à 10 h. 1/2, mais il fallait être sûr d'avoir des places. A l'entrée, sur le quai, visite des bagages par les miliciens et les miliciennes. Pas d'incidents.

Mais vers 9 h. 1/2, alors que je me disposais à aller prendre un rafraîchissement au restaurant avec ma femme, car il faisait très chaud, je fus accosté par un milicien qui me demanda mon passeport; comme ma femme tendait aussi le sien, il nous dit que celui-là ne l'intéressait pas. Conduit devant une espèce de chef de milice qui soupait au restaurant en agréable compagnie, mon passeport fut examiné minutieusement et je dus présenter d'autres pièces d'identité. Enfin l'individu me demanda si je n'appartenais pas à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Or notre gare touchait à cet hôpital et portait le même nom. Celui-ci est une institution de bienfaisance administrée par un délégué de la députation provinciale, que je savais foncièrement rouge et naturellement Espagnol. Il ne pouvait donc être question qu'il fût recherché et j'eus l'impression très nette que mon départ avait été signalé au poste de garde de la gare du Midi. Je ne dus mon salut qu'à la confusion de nom entre la gare et l'hôpital, car mon interlocuteur m'avoua qu'il avait reçu l'ordre d'arrêter un fonctionnaire de l'« Enfant-Jésus ». Probablement il ne connaissait pas notre gare, plus souvent désignée sous son ancien nom d'Arganda. Il nous laissa donc partir.

Nous passâmes, en chemin de fer, une nuit de terribles inquiétudes, car nous craignions que l'erreur ayant été reconnue, mon signalement n'eût été donné à une gare quelconque du trajet ou à Alicante même.

A notre arrivée à destination, nous fûmes reçus par le consul

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

NOUVEAU-BOIS

ÉTABLISSEMENT DES

SŒURS DE NOTRE-DAME

51, r. Longue des Violettes - 20, r. des Deux-Ponts. Trams 2 ou 7

GAND



Enseignement à tous les degrés — Cours de ménage d'éducation familiale, de sciences commerciales, etc.

HUMANITÉS ANCIENNES

Section flamande

HUMANITÉS MODERNES

Vastes jardins — Plaines de jeux — Tennis

**Pensionnat - Demi-Pensionnat
Externat**

ÉCOLE NORMALE PRIMAIRE AGRÉÉE

sous la direction des Dames de Marie.

Rue de Berlaimont, 34, Bruxelles

INTERNAT - EXTERNAT

Section préparatoire - Section moyenne - Section normale

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

INTERNAT — EXTERNAT

Section préparatoire. — Section moyenne avec cours supérieurs.

Ecole normale primaire agréée par le Gouvernement.

Ecole normale moyenne archi-épiscopale pour formation de régentes avec cours préparatoires.

Humanités gréco-latines 6 années. Certificat homologué par le Gouvernement.

Humanités modernes.

Ecole supérieure de sciences pédagogiques et d'éducation familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme reconnus par le Gouvernement.

Institut des SŒURS DE CHARITÉ

14, place St-Jacques, LOUVAIN

INTERNAT-EXTERNAT

Sections : primaire, moyenne.

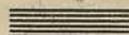
Cours professionnels.

Langues nationales et étrangères — Sténo-dactylographie — Economie domestique — Coupe et confection — Musique.

Pensionnat Sainte-Angèle

Association sans but lucratif

SÉROULE-HEUSY



L'Établissement, situé au milieu d'un beau et vaste parc, surmonté d'une colline boisée, offre aux élèves tous les avantages et les agréments nécessaires au développement physique de leur âge.

Jardin d'enfants.

Cours primaires. — Cours moyens.

Cours supérieurs (2 années).

Section ménagère. — Pédagogie familiale.

Humanités gréco-latines (3 premières années).

Arts d'agrément. — Dentelle aux fuseaux.

Dactylographie et Sténographie.

Classes spéciales d'anglais et d'allemand.

Conversations journalières permettant

aux élèves de parler couramment

ces langues sans quitter le pays.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Supérieure.

PENSIONNAT de DEMOISELLES

Dirigé par les Religieuses Ursulines à THILDONCK

(Gare Thildonck-Wespelaer, sur la ligne Malines-Louvain)

UN DES PLUS BEAUX INSTITUTS DE BELGIQUE

Pleine campagne. — Locaux spacieux et riants. — Installations des plus modernes. — Grand parc. — Vastes préaux. — Tennis.

Enseignement primaire et moyen. — Cours supérieurs. — Préparation de sténo- et de dactylographes, d'aide-comptables et de comptables diplômées. — Langues étrangères. — Ménage, Coupe et Confection. —

Arts d'agrément.

Maitresses diplômées. — Education soignée.

Conditions très favorables pour familles nombreuses.

Les élèves sont classées en trois sections séparées, ce qui permet de donner plus adéquatement à chaque âge les soins qu'il réclame.

On se fera un plaisir de montrer l'établissement.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Sœurs de la Charité

À nos chères Anciennes

un séjour d'UN ou de DEUX MOIS en ANGLETERRE

voir du pays et se perfectionner dans la langue anglaise

à des conditions avantageuses

soit à LAKENHAM soit à LETCHWORTH



LAKENHAM. — Façade vers la mer.

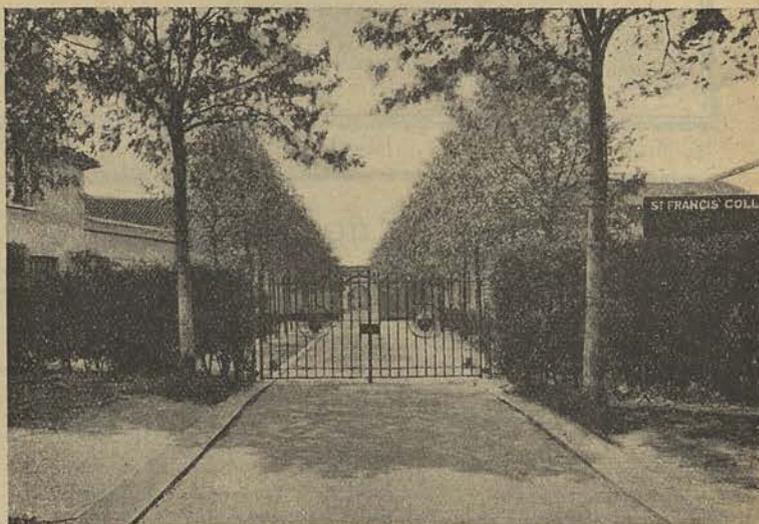
Lakenham et Letchworth reçoivent des pensionnaires toute l'année

Conditions spéciales pour les Belges

Lakenham accepte Dames et Demoiselles pour séjour de vacances

●
Pour prospectus et conditions s'adresser :
à la Mère supérieure
ST-FRANCIS-COLLÈGE
Garden-City Letchworth Herts

●
ou à la Mère supérieure
STELLA MARIS CONVENT
« Lakenham »
Northam
Devonshire
●



LETCHWORTH. — Entrée du Collège

é de J.-M. de Gand

•
Départ : séjour des Anciennes vers
la mi-juillet et la mi-août

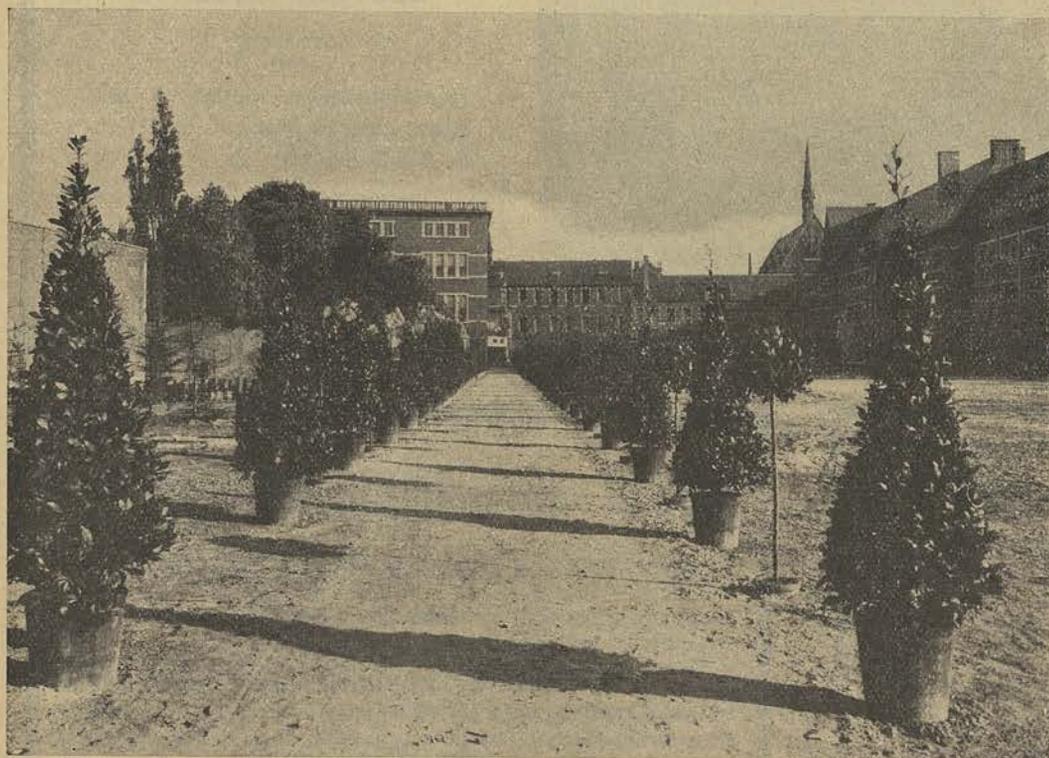
•
Conditions et inscriptions pour le sé-
jour des Anciennes, voir notre revue
« Caritas » n° 3, mai-juin
et consulter la directrice
du pensionnat respectif



LAKENHAM. — Balcon avec vue sur la mer.

NOS MAISONS D'ENSEIGNEMENT EN BELGIQUE

EECLOO, ANVERS, courte rue Neuve, GAND, rue du Séminaire et Quai du Bas-Escaut, COURTRAI, IXELLES, 23, rue du Parnasse, MELSELE, SAFFELARE, BEIRLEGEM, VELM, DILBEEK, Avenue des Roses, AUDERGHEM, Avenue Eglise St-Julien, QUATRECHT, BRUGES, rue Ste-Claire, ST-GENOIS - Jez - Courtrai, VERVIERS, ST-GHISLAIN.



MAISON MÈRE: Rue des Meuniers 50, Gand. — Une allée du jardin.

•
Prospectus sur demande
à la Mère supérieure
de la Maison

ANVERS

Enseignement supérieur
de Commerce
Diplôme de licencié reconnu
par l'État
Cours préparatoires

IXELLES

Institut du Parnasse
Classes primaires et moyennes
Humanités anciennes

EECLOO

Etudes à tous les degrés

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation
COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

WETTEREN

Pensionnat du Sacré-Cœur

MAISON D'ÉDUCATION DIRIGÉE PAR LES RELIGIEUSES
APOSTOLINES DE SAINT-JOSEPH

Situation unique. 12 ha. de parc et jardins. Toutes études primaires, moyennes, commerciales, professionnelles. — Arts d'agrément. — Education physique. — Vie familiale. — Pension : 2.400 fr. — Réduction importante aux familles nombreuses.

Demandez prospectus illustré à la Rév. Mère Supérieure.

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN - lez - BRUXELLES

(A deux kilomètres du Heysel)



Traitement d'hommes atteints de maladies nerveuses ou mentales (neurasthénie, surmenage, phobie) et pouvant eux-mêmes supporter les frais de pension.

SECTION FERMÉE
et
SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Institut, tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

Téléphone :
BRUXELLES 26.39.53

INSTITUUT SINTE-AGNES

KATHOLIEKE VLAAMSCHE ONDERWIJSINRICHTING
VOOR MEISJES

Bestuurd door de Religieuzen Ursulinen.
Turnhoutschebaan, 79 Lammekensstraat, 84
BORGERHOUT-ANTWERPEN

EXTERNAAT — HALF INTERNAAT — INTERNAAT

Vakschool van den Middelbaren graad. Onder toezicht van Staat, Provincie en Gemeente. Opleiding voor Kostuumnaaien en -knippen. Opleiding voor den handel.

Normaalschool voor kostuumnaaien en -knippen.
Diploma afgegeven onder Rijkstoezicht.

Middelbaar- en lager onderwijs. — Kindertuin.

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

anglais accompagné d'officiers de la marine anglaise et de marins, et traité avec les plus grands égards. Comme il était question de passer la nuit à Alicante, je mis le délégué anglais au courant de l'incident de la veille et ces messieurs décidèrent de nous embarquer immédiatement.

A partir de ce moment et pendant tout le temps que durèrent les formalités de visa des passeports et de visites des bagages, je restai constamment sous la protection soit d'un agent du consulat, soit d'un officier de marine anglais, et vers midi et demi nous nous embarquâmes sur la vedette qui devait nous conduire au navire-hôpital *Maine*, de la marine de guerre anglaise, en rade d'Alicante.

Nous respirâmes enfin librement, remerciant la divine Providence de nous avoir sauvés.

Le lendemain, au petit jour, nous prenions place à bord d'un contre-torpilleur qui nous conduisit via Valence à Barcelone, où nous arrivâmes à la nuit tombante et où nous longeâmes sur le croiseur-cuirassé *London*. Le jour suivant le même contre-torpilleur nous conduisit à Marseille.

Barcelone, vu de la mer, avec son port envahi par toute une série de bâtiments de guerre anglais, français, italiens, portugais, leurs canons découverts, prêts au tir, braqués sur la ville où se passaient des choses atroces, avec ses sinistres bateaux servant de prisons flottantes, ses vedettes à moteur montées par des miliciens rouges qui saluaient le poing levé et insultaient les réfugiés qui les regardaient passer, accoudés aux bastingages des navires étrangers, telle est la dernière vision que j'ai eue de l'Espagne...

Pauvre pays, si beau, si attachant! Pauvre peuple, si abandonné par les uns, si ignominieusement trompé par les autres! Je crois que je ne peux mieux terminer cette causerie qu'en souhaitant que notre chère Belgique ne connaisse jamais de pareilles horreurs; mais pour cela, comme le dit le comte van den Burch à la dernière page de son livre: « Tous nous devons contribuer à épargner à notre pays des heures aussi douloureuses. »

Et, enfin, pour mes chers amis d'Espagne, pour mes braves ouvriers, laissez-moi formuler le vœu de voir se réaliser, au plus tôt, le magnifique programme social du généralissime Franco à qui Dieu donnera, je n'en doute pas, la victoire, et qui se résume dans cette devise :

« Ni un hogar sin lumbre,
Ni un Espanol sin pan. »
» Pas un foyer sans chaleur.
Pas un Espagnol sans pain. »

FÉLICIEN DELHAXHE.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques

Réflexions sur un film documentaire

Ce qu'on appelle l'idée olympique, invention à la fois grandiose et naïve du Français Pierre de Coubertin, a déjà connu depuis quarante ans pas mal d'avatars et de vicissitudes. Ceux et celles qui composent les Jeux de Berlin, grande « attraction » de l'année 1936, laissèrent parfois tous les bons observateurs; tant à cause de l'extraordinaire mise en scène qui entourait les concours athlétiques, prétexte modeste de cette fête babylonienne, que de l'esprit quasi monstrueux qui s'y manifestait magnifiquement.

Dans leur version allemande, hitlérienne, nationale-socialiste, les cérémonies rituelles instituées en l'honneur de la « jeunesse du monde » prenaient l'aspect d'un immense sacrifice à la divinité des corps, sacrifice dont la victime n'était autre que la foule, agrégée et fanatisée, cependant que les coureurs, les sauteurs, les lanceurs de disques, de poids, de javelots entretenaient autour de l'autel l'atmosphère harmonieuse et violente des mystères orphiques. Cela se passait — rappelons-le — bien avant que le régime nazi eût décidé d'étaler ses aspirations religieuses, avant la persécution des Eglises chrétiennes, avant les invocations de M. Streicher à Odin ou à Wotan.

Pour qui sait voir, il était déjà clair dès cette époque que la Germanie retournait à ses dieux millénaires, et que bientôt le paganisme sentimental, décoratif et frénétique qui fumait comme un encens sur les gradins du stade cyclopéen s'épanouirait en énergies, sinon en dogmes. Les premières visions de ce que Léon Daudet a nommé une seconde Réforme et Paul Claudel un nouvel Islam furent ainsi données aux spectateurs de ce qu'on croyait tout simplement une réunion sportive un peu plus solennelle que les autres. Evénement historique, dont il convenait de rédiger une relation complète et fidèle. A ce titre, on a rarement vu au cinéma quelque chose de plus important que le film *Olympia*, de M^{me} Leni Riefenstahl.

* * *

On sait que cette jeune Allemande, l'une des femmes les plus intelligentes de son temps, a reçu pour mission d'imprimer sur la pellicule les fastes du Quatrième Reich, et qu'elle a signé, entre autres, un ouvrage intitulé *Triomphe de la Volonté*, qui est sans conteste le plus admirable « documentaire » qu'ait jamais porté l'écran sonore. Il y avait près de deux ans que M^{me} Riefenstahl travaillait au montage de son reportage des Jeux. Un moment, même, on la crut noyée, perdue au milieu des kilomètres carrés de celluloïd que plus de quarante opérateurs, dissimulés dans tous les coins des arènes berlinoises, avaient automatiquement impressionnés. De quinze millions d'images, représentant sous tous les angles tout ce qu'il était possible de contempler durant la traditionnelle semaine olympique, — athlètes, figurants, spectateurs, — il n'en fallait garder, choisies pour ainsi dire une à une, que deux cent cinquante mille environ. Enfin deux bandes se trouvèrent montées, dont la première vient d'être présentée au public bruxellois.

Nous avons déjà fait pressentir quel sera notre jugement quant aux tendances philosophiques et mythologiques de cette exceptionnelle œuvre d'art. Mais il faut reconnaître que, du point de vue strictement poétique et plastique, on n'a jamais rien vu

d'aussi beau dans ce domaine. Jamais la virtuosité du photographe, l'ingéniosité du monteur de films, le lyrisme de l'évoca-
teur inspiré, la puissance expressive du narrateur doublé d'un
visionnaire n'ont été poussés aussi loin, pour représenter à notre
esprit un spectacle mémorable et authentique.

On peut discuter l'ambiance dans laquelle se déroule un pro-
logue certainement moins athénien que wagnérien, en dépit
d'une extraordinaire *animation* des mythes grecs. Il est certain
que le porteur de flambeau, qui court à travers la campagne de
Corinthe en élevant au-dessus de sa tête le message symbolique,
fait penser davantage à Siegfried brandissant l'épée qu'aux
héros des hampadophories. Cependant une telle vigueur de
pensée se fait sentir à travers ces erreurs d'interprétation —
d'ailleurs semblables à celles qui constitue l'hellénisme du
second *Faust* — qu'on ne saurait se dérober au charme d'une
hallucination cinématique d'une courbe, d'un moelleux inexprimable.

* * *

Au début de l'épisode suivant, consacré aux cérémonies d'inau-
guration et aux concours féminins, quelque incertitude se
fait sentir. Le film gagnerait à être allégé de ces pures informa-
tions, sans intérêt ni portée. On s'en rend compte aussitôt que
le récit des grandes compétitions masculines — course de
cent mètres, lancement du javelot, saut en hauteur avec élan
— vient réchauffer tout à coup un sentiment en train de se
refroidir, et fait s'épanouir sur la toile quelque une des plus
saisissantes épures de l'expansivité humaine que l'effort physique
aient proposées à l'optique contemporaine.

En même temps qu'elle enferme dans de brillantes images,
toujours empreintes d'un secret pathétique, les exploits des
concurrents, M^{me} Leni Riefenstahl ne laisse pas de jeter sur les
gradins du stade de rapides coups d'œil, dont le plus court
saisit encore quantité de signes faits pour susciter la réflexion
ou pour exciter l'enthousiasme. En outre, le visage d'Hitler,
sur qui les émotions du stade jettent sans cesse des reflets étran-
gement intenses, revient comme un leitmotiv dans la trame de
cette symphonie visuelle, comme si le principal objet de la céré-
monie était d'éveiller des formes et de faire passer des ombres
dans le cerveau de cette espèce d'officiant passif.

Les rythmes qui décrivent, notamment, le saut à la perche
et la course de Marathon, par quoi se terminent les jeux
proprement athlétiques, atteignent le sublime, s'il existe un
sublime au cinéma. Aucun mot ne pourrait donner l'idée du coup
de théâtre absolument miraculeux qui nous frappe au moment
où l'entrée des arènes, baignée d'une lumière d'apothéose,
surgit avec mystère des piétinements et des chancellements
du vainqueur à bout de force. Puis les chœurs éclatent dans la
nuit; les drapeaux descendent; la flamme s'éteint; le stade recule
dans les profondeurs du souvenir...

* * *

Hélas! derrière ces éclatantes manifestations de « l'extase
musculaire », ressentie par un puissant mécanisme intellectuel,
s'agitent divers fantômes dont le moindre est capable de faire
périr de peur notre civilisation!

L'immense effort de synthèse qui se reflète dans le langage
et dans l'esprit de la jeune Allemande ne tend point à raffermir
ou à défendre les valeurs traditionnelles, mais à en promouvoir
d'autres, qui en sont à peu près la négation, le contre-pied.
C'est la noblesse, la générosité, le don de soi qu'exalte cette
splendide imagerie en mouvement; mais le don de soi, la géné-
rosité, la noblesse du paganisme. Toute cette beauté aboutit

à des idoles. Le grand malheur de notre temps, le voilà. Il se
fait que la meilleure discipline spirituelle est au service d'idéaux
inférieurs. Il se fait que la vertu de notre race ne se déploie
qu'au profit des « conceptions du monde » qui ne font pas la part
de Dieu. Et que notre semblable n'arrive à mettre de l'ordre que
dans l'empire de ses nécessités. Le sens de la grandeur est en
exil, *in partibus infidelium*, chez les Gentils et les Barbares.

Voilà pourquoi nous en sommes réduits, malgré que nous en
ayons, à admirer une œuvre où le sport est traité comme s'il
engageait tout l'homme. Qui plus est : un sport vicié, frelaté,
décadent... Tout se mêle en ce triste siècle : le juste et l'injuste,
la sensibilité et la bassesse. On ne sait en quel point de l'univers
et de la pensée chercher un dessein parfait, une notion pure.
S'ils veulent jamais démêler l'écheveau de nos mérites et de
nos torts, plaignons, plaignons d'avance les philosophes de
l'avenir!

ROBERT POULET.

En quelques lignes...

Sainte Begge

On célèbre sa fête, le 7 juillet. Au pays d'Andenne, où elle
fonda sept églises : Saint-Marie-Majeure, Saint-Jean, Saint-
Michel, Saint-Etienne, Saint-Pierre, Saint-Lambert, Saint-Sau-
veur.

Begge, ville de Pépin de Landen, était la veuve du noble Ansé-
gise, tué traîtreusement par Gondouin, leur fils adoptif. Elle
avait quitté son château de Chèvremont pour la villa qu'elle
possédait, sur les hauteurs de Seilles. Des prodiges l'avertirent
qu'elle devait traverser le fleuve de Meuse et fonder un monastère
sur la rive droite, sur la rive condruzienne. Elle prit conseil de
sa sœur Gertrude, la très sainte abbesse de Nivelles; et, après la
mort de celle-ci, elle ramena aux rives mosanes une partie du
bois de lit dans lequel Gertrude avait rendu à Dieu sa blanche
âme et quelques nonnes qui seraient ses premières compagnes
au moutier d'Andana.

Begge, qui mourut à son tour en odeur de sainteté, avait
d'abord été enterrée très petitement, dans un caveau obscur de
l'oratoire Saint-Pierre. Un mauvais serviteur, qui avait dû fuir
outre-mer, eut une vision; et il fut chargé par la sainte elle-même
de lui procurer une plus digne sépulture. La translation eut lieu,
le 7 juillet. Et, chaque année encore, le dimanche qui suit cette
date anniversaire, la procession d'Andenne-sur-Meuse attire les
foules.

La sainte protège surtout l'enfance. Neuf vendredis consécutifs,
des mamans apportent à son monastère leurs tout-petits que,
par trois fois, elles font glisser autour de la colonne, surmontée
d'une croix, qui orne la pierre tombale. On laisse, en guise
d'ex-voto, du miel, de la volaille et aussi des « cotes », ou jupons.
Les hernieux croient qu'ils seront guéris de leur « rompeûre »
s'ils se sont faufilets, sur le ventre, entre les trois pierres qui
supportent certaine dalle du moutier. Mais le plus beau, c'est de
voir les bébés risquer leurs premiers pas sur le tombeau de sainte
Begge, dont la rayonnante vertu n'a pas fini de sourire aux
coteaux de Meuse.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Collège de la T.-S. Trinité

LOUVAIN

Sous la direction des Pères Joséphites.

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Section préparatoire (franç. et flamande).
Humanités anciennes (section française et section flamande).
Humanités modernes. — Cours scientifique.

Maison de campagne. — Plaine de sports. — Natation. — Chambres privées avec installations modernes. — Des religieuses sont chargées de la lingerie, de l'infirmerie et des dortoirs.

Rentrée le 21 septembre.

COLLEGE VAN DE H. DRIEVULDIGHEID

LEUVEN

Bestuurd door de PP. Jozefieten.

INTERNAAT. — HALF-INTERNAAT. — EXTERNAAT.

Vorbereidende klassen.
Oude en moderne humaniora.
Wetenschappelijke afdeling.

Buitengoed. — Sportterrein. — Zwemmen. — Modern ingerichte kamers voor de groote leerlingen. — De zorg voor de kleine leerlingen is aan Zusters toevertrouwd.

De klassen beginnen op 21 September.

SAINT-VICTOR

dirigé par les Frères de la Charité.

TURNHOUT

EXTERNAT-INTERNAT

Installations modernes. — Classes préparatoires. — Humanités modernes (6 années). — Section commerciale et scientifique. — Préparation à l'École militaire et à l'Université.

Plaines de jeux.

INSTITUUT HEILIG GRAF TURNHOUT

Prospectus op aanvraag.

NEDERLANDSCHE AFDEELING voor franschsprekende meisjes :

Instituut Maria Immaculata

Graafsche weg, 232, Nijmegen.

FRANSOCHÉ AFDEELING voor nederlandschsprekende meisjes :

Institut du Saint-Sépulcre

Rue Général Bertrand, 14, Liège.

GENVAL

A proximité de BRUXELLES

— Ligne Bruxelles-Namur —

PENSIONNAT DIRIGÉ PAR LES

SEURS FRANCISCAINES DE N.-D. DES ANGES

Etudes primaires et moyennes.

Programmes officiels : Comptabilité. — Sténo-Dactylo — Coupe — Confection. — Piano. — Violon. — Arts d'agréments.
Installation moderne : Chauffage central. — Electricité — Bains. — Douches.

Vie de famille. — Soins maternels.
Nourriture saine, variée et abondante.

L'établissement situé dans un site pittoresque sur un point culminant de la contrée, fournit de sérieuses garanties de salubrité.

Communications faciles : Services des Autobus Genva-Ixelles, Place Sainte-Croix (à 3 minutes de l'établissement).

Institut des Dames de Marie

ALOST

INTERNAT — DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire et moyen. Section supérieure avec cours d'économie domestique, d'éducation familiale, de commerce, de sténo- et dactylographie, de musique et d'arts décoratifs.
Les deux langues nationales sont étudiées avec un soin spécial.

Humanités gréco-latines (6 années d'études). Langue véhiculaire : flamand.

École professionnelle agréée par l'Etat.

Section de cours généraux — Section commerciale, comptabilité, sténo- et dactylographie — Section coupe : lingerie, confection. — Cours ménagers. Langue véhiculaire : flamand.

Maison de campagne avec plaine de tennis.

INSTITUT Saint-Thomas d'Aquin

Écoles normales archiépiscopales

Écoles normales primaires française et flamande

Écoles normales moyennes française et flamande

Institut supérieur de pédagogie

DIRIGÉS PAR

Les Frères des Écoles chrétiennes

Internat et externat

Rue Terre-Neuve, 198, Bruxelles

TERMONDE

Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT
PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL
— COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE
AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS
ANCIENNES ET MODERNES — COURS DE LANGUES
VIVANTES — COURSPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ —
ÉDUCATION PHYSIQUE

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine
de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).

Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

Institut St-Nicolas

PENSIONNAT POUR GARÇONS

1421, chaussée de Mons, Anderlecht

Humanités modernes

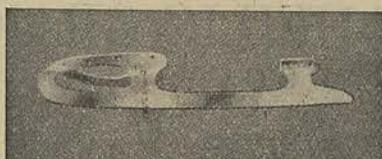
SECTIONS SCIENTIFIQUE
ET COMMERCIALE

Préparation aux études universitaires

Propriété de 12 Ha
Plaine de Sports

Enfants admis à partir de 6 ans

Tram Z ou H à Bruxelles-Midi, arrêt devant l'Institut



LA PLUS GRANDE
PRODUCTION
de patins à glace
en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151
— Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

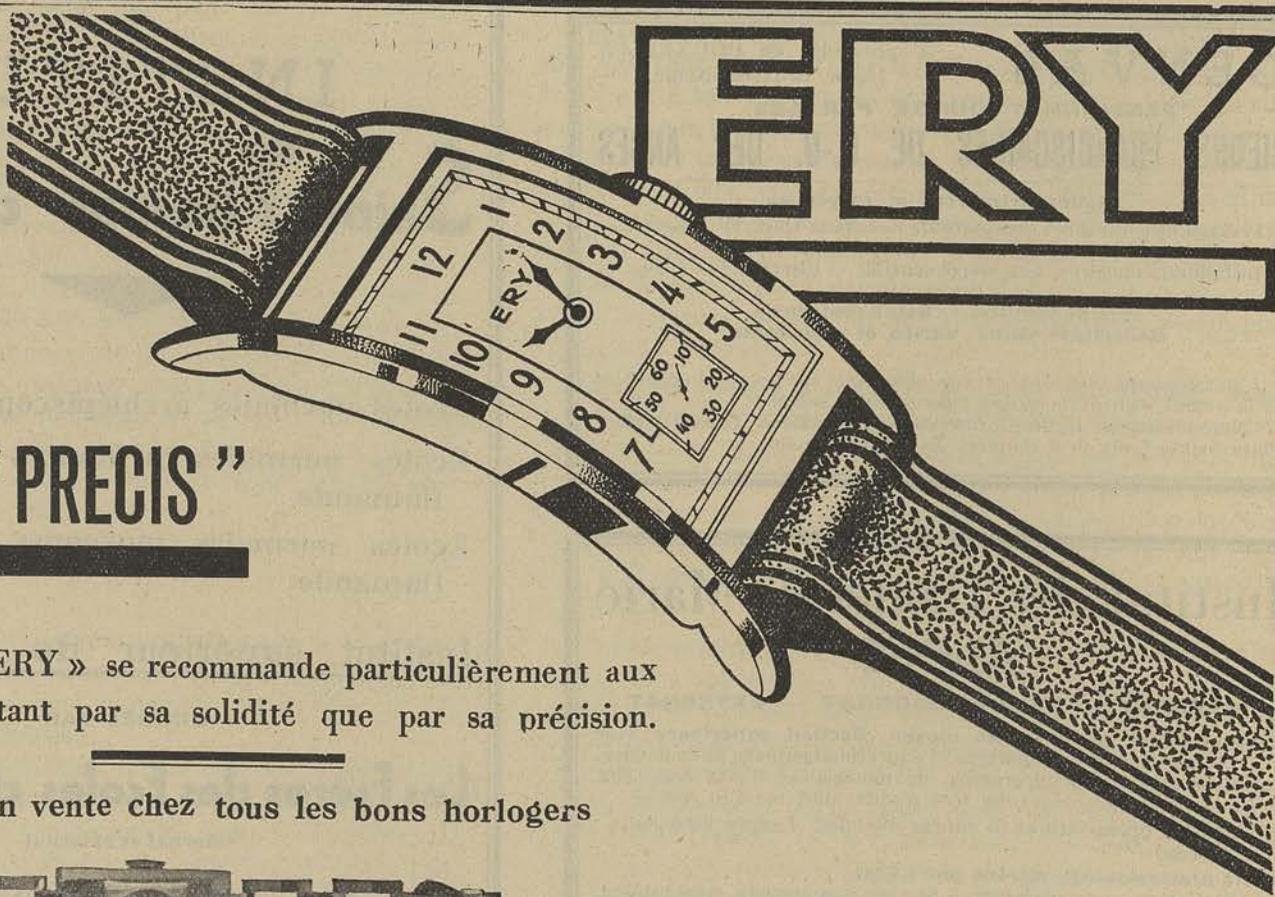
"PRECIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux
missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



Suzanne Lenglen

Elle meurt, au moment même où s'éteignent les derniers échos des balles renvoyées en cadence sur les raquettes de Wimbledon.

Sur le court central, sur ce court qui est une merveille de gazon fin tondu, que de fois elle aura soulevé la folie des acclamations par ses volées acrobatiques et ses *passing-schots* meurtriers! Les Anglais, qui ne sont jamais aussi sportifs qu'au tennis, l'avaient adoptée, tout comme ils devaient adopter son compatriote, le Basque bondissant : Jean Borotra. Pour eux, c'était « Souzène », « Souzène » tout court... Et cette sorte d'intimité d'une championne avec tout un peuple que le sport galvanise avait quelque chose d'émouvant.

Suzanne Lenglen n'était rien moins que jolie. Avec un profil d'aiglonne et des traits hommases, elle donnait l'impression d'une virago. Mais la raquette au bout de son bras musclé allait animer la fâcheuse anatomie. Qu'une balle blanche décrivit par-dessus le filet sa première trajectoire : et le miracle s'accomplissait, sous les yeux des spectateurs ravis. Par le prestige de l'agilité et le magnétisme du coup d'œil, la célèbre joueuse de tennis devenait l'égale des étoiles de la danse. Ce n'était plus que pirouettes et voltiges. La déesse Harmonie habitait maintenant ce corps qui bôndit. Et la balle, comme aimantée, venait se placer, à chaque « retour », juste au centre de cette raquette magique qui l'attirait et la renvoyait, comme en un ballet bien réglé.

Des championnes de ce talent, il ne s'en révèle qu'une par siècle. Et quand le sport donne ainsi sa plus haute fleur, sa fine pointe de perfection suprême, il ajoute, à toutes les choses de beauté que nous aimons, un miracle d'autant plus émouvant que, jamais, selon la forte expression du poète, on ne le verra deux fois. Car le film au ralenti a beau décomposer les mouvements du « service » ou du *smash* : le tennis échappe à l'objectif et ne tire sa beauté que de la vitesse des échanges et de toute cette danse aérienne à laquelle participent la balle et les joueurs.

Suzanne Lenglen, qui abandonna les compétitions invaincue, laisse aussi l'exemple d'une championne qui sut se retirer en beauté. Tant de gloires (ou de « gloriottes », hélas!) voudraient se survivre... Quand la grande sportive qui vient de mourir donnait, aux jeunes qui montent, des leçons de tennis, elle donnait aussi une leçon de désintéressement, puisqu'elle s'appliquait, de toutes ses forces, à découvrir la championne de demain qui la détrônerait peut-être de son piédestal d'avant-hier et mettrait à mal ses records inégalés de Wimbledon et autres courts.

Soixante-quinze mille bacheliers!...

C'est le chiffre effarant que nous communiquent les bureaux universitaires. Ainsi donc, dans une France qui meurt par la désertion des campagnes, ils sont soixante-quinze mille à convoiter le diplôme qui doit leur permettre de faire une carrière dite « libérale ». Soixante-quinze mille : filles et garçons! Et celles-là, chaque année, se présentent plus nombreuses, mieux armées, d'ailleurs, pour battre, sur le terrain de la dissertation philosophique ou du thème grec, leurs concurrents masculins. Ce qui signifie que le « ménage » aussi est dévalué, et que le bonhomme Chrysale, s'il revenait en ce bas monde, aurait toutes les raisons plus une de vitupérer contre les femmes savantes et le méchant brouet qu'on lui servirait en guise de soupe.

Soixante-quinze mille! C'est tout simplement monstrueux. Et le vice éclate d'un système d'éducation — le fameux système démocratique — qui, par des primes fallacieuses et des concessions

de gratuité, finira bien par détruire jusqu'en ses fondements l'organisme social. Il n'est pas bon, il est même extrêmement regrettable que tous les citoyens, que toutes les citoyennes d'un pays considèrent le parchemin du bachot comme l'unique but promis à leurs efforts. Toute société repose sur une hiérarchie des fonctions, laquelle suppose une répartition judicieuse des forces vives. Il faut des poètes et des joueurs de quilles. Et la pire chose est une rupture d'équilibre qui porterait tous les lanceurs de la boule ferrée à prétendre escalader le Parnasse.

On nous dit bien que les jurés du baccalauréat vont faire, dans ces soixante-quinze mille, des hécatombes. L'expérience prouve que, le repêchage d'octobre aidant, les trois quarts des candidats finissent par décrocher le diplôme. Et c'est alors que commence le drame. Un drame qui, trop souvent, tourne à la tragédie. L'encombrement des carrières intellectuelles provoque la ruée des appétits les moins avouables. On ne se contente plus de jouer des coudes : volontiers, on étranglerait le concurrent, qui est le gêneur... Ceux qui restent sur le carreau iront grossir les bataillons de la Révolution pour demain. Pendant ce temps, les fermes aux toits crevés disent l'abandon des campagnes. Pendant ce temps, l'artisanat réclame en vain des brodeuses, des relieurs, des fileurs de verre, des graveurs sur métaux, des dessinatrices...

Et, pendant ce temps, l'Angleterre continue de préparer, dans ses incomparables *public-schools*, l'élite — c'est-à-dire le petit nombre — de ceux qui auront la mission de veiller seuls aux destins de cette aristocratie qu'est l'Empire britannique, où le manufacturier n'est pas jaloux des lauriers de l'helléniste, où le commerçant londonien n'envie pas l'homme de loi, où chacun est *the right man in the right place*.

Statistiques universitaires

Et chez nous?...

Le Rapport annuel (1938) du Bureau de Statistiques universitaires va nous fournir l'occasion de faire quelques constatations pleines d'intérêt.

Il résulte, d'un examen comparatif entre les chiffres de 1936-1937 et ceux de la période 1937-1938, que la population scolaire de nos établissements d'enseignement moyen (officiel et libre) a une tendance à se stabiliser. En tout cas, les excédents (en faveur de 1937-1938) sont assez insignifiants. Voici, d'ailleurs, les chiffres exacts. Tandis que 25.448 garçons fréquentaient, l'an dernier, les six classes d'humanités anciennes et modernes, ce chiffre est porté, cette année, à 25.647 : soit une augmentation de 199 unités. Pour les filles, les totaux sont, respectivement, de 4.340 et de 4.392 : soit une augmentation de 52. Mais il faut remarquer que c'est surtout dans les classes supérieures que le contingent de 1937-1938 dépasse celui de 1936-1937 : dans les classes inférieures, c'est le contraire qui se vérifie. Ainsi, les chiffres de la rhétorique (humanités anciennes) sont : 1.548 (pour 1937-38), contre 1.284 (1936-37); mais ceux de la sixième s'établissent comme suit : 4.185 (1937-38), contre 4.407 (1936-37). Il y a là un phénomène qui s'explique par le jeu de la natalité au lendemain de la guerre, les rhétoriciens d'aujourd'hui représentant le contingent de 1922. Mais nous allons vers les années « creuses » : et nous ferons moins de diplômés, bien sûr!

La leçon de saint André Bobola

Le 17 juin 1938, Varsovie en fête, décorée avec goût et magnificence, saluait d'un enthousiasme unanime l'arrivée d'un hôte illustre. L'armée et les innombrables associations formaient la haie; un demi-million d'hommes se tenaient derrière elles dans un ordre parfait; les autorités ecclésiastiques, militaires et civiles attendaient à la gare. Le maréchal Smigly Rydz, entouré des ministres, des bureaux des deux Chambres, des généraux, du maire de la capitale et des recteurs des grandes écoles, le cardinal Kakowski et le nonce apostolique suivis d'une demi-douzaine d'évêques étaient présents. Vers 18 heures, un train spécial apparut; la musique militaire entonne l'hymne national : *Jeszcze Polska nie zginela*, mais aucun visiteur royal ne se montre aux yeux de la foule recueillie. Celui qui fait son entrée n'est point un puissant de ce monde; il n'est plus de ce monde. La Pologne s'incline respectueusement, avec ferveur et amour, devant la glorieuse dépouille d'un grand saint qui fut également un grand citoyen, devant les reliques d'André Bobola, que l'Eglise vient d'élever aux autels.

Tout un peuple communique dans un zèle touchant pour manifester ses sentiments religieux et patriotiques. Le voyage du fourgon qui contenait les restes de saint André Bobola, de Rome à travers l'Italie, la Yougoslavie, la Hongrie et la Tchécoslovaquie en Pologne, a été triomphal. A Cracovie, à Poznan, à Lodz, les représentants de toutes les classes sociales se sont pressés pour apporter au cher cercueil l'hommage de leur amour. Une fois de plus, l'équation de *Polak-Katolik*, de Polonais et Catholique, a fait ses preuves. Nous dirons la signification de pareille exemplaire ardeur. Mais il nous tarde de présenter auparavant le martyr, qui a été de son vivant, et qui continue d'être aujourd'hui, l'incarnation et le symbole de l'unité entre polonisme et catholicisme.

Issu d'une vieille famille de terriens, branche de la célèbre race des Leliwa, le jeune André Bobola, né en 1591, fit ses études dans une atmosphère de guerre civile et de guerre de religion. La Pologne était déchirée par la lutte entre la royauté des Wasa et le démocratism nobiliaire de la Szlachta, de cette chevalerie insoumise qui se déroba à toute contrainte, fût-elle la plus élémentaire et la plus nécessaire. Ce duel entre deux conceptions politiques s'envenimait du fait de divergences religieuses : la Cour défendait la cause du catholicisme, la Contre-Réforme, tandis que les hobereaux adoptaient le protestantisme, soit par conviction, soit pour des raisons très terrestres. A un certain moment, la majorité de la noblesse avait embrassé soit le calvinisme, soit la doctrine de Luther, soit les idées antitrinitaires professées par les acolytes de Fauste Socin. La brillante romancière qu'est Mme Zofia Kossak nous a tracé, dans son récit : *Zlota wolnosc* (la Liberté d'or) un saisissant tableau de ce Royaume catholique qui menaçait de se muer en République protestante, face à des ennemis redoutables, les Turcs et les Moscovites. Excellents humanistes, les Polonais se souvenaient de l'adage classique selon lequel tout règne divisé par des scissions intérieures est condamné à périr, mais chacun des deux partis adverses voulait que l'union se fit aux dépens de l'autre. De là une série de tragédies et de tragicomédies, l'insurrection des frères Zebrzydowski, les souffrances de cet homme d'Etat supérieur qui s'appelait Jan Zamoyski, des conflits qui désunissaient les membres de la même famille et qui ruinaient le pays entier.

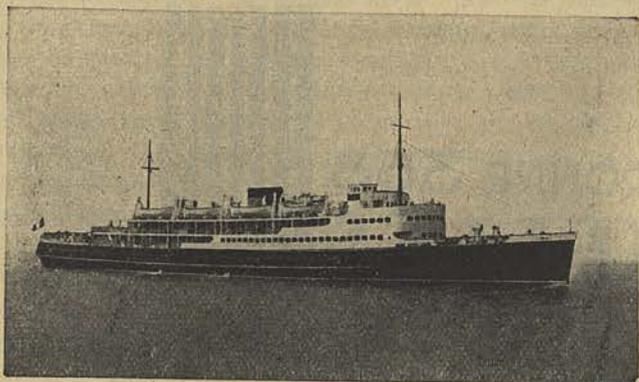
Aidé par la Compagnie de Jésus, le roi Sigismond III s'efforça de calmer les esprits et de conjurer la discorde. Les militants de saint Ignace comptaient dans leurs rangs plusieurs âmes d'élite, tel le prédicateur de la Cour, Pierre Skarga, qui ne le cède à l'immortel Bossuet ni par la faconde, ni par les vertus chrétiennes, ni comme écrivain sublime sous tous les rapports. C'est à la veille de la mort de ce Chrysostome polonais qu'André Bobola fut reçu comme novice au collège des Pères Jésuites, à Vilna. Il y passa un lustre d'études et de formation sacerdotale, enseigna pendant deux ans le catéchisme et la grammaire dans des écoles à Braunsberg et à Pultusk et revint dans la capitale lithuanienne pour y accomplir sa préparation à la carrière de missionnaire. Agé de trente et un ans, en mars 1622, il est ordonné prêtre. Puis il vaque aux fonctions de son ministère à Nieswicz, résidence des princes Radziwill, de ces roitelets de Lithuanie dont une branche fut le champion le plus acharné de la Réforme. Enfin, le Père Bobola rentre à Vilna, où il sera chapelain de l'Université jusqu'en 1630. A cette date, il est nommé supérieur à Bobruisk, bourg blanc-russien à l'Est de Nieswicz, d'où il est appelé à Plock, Lomza et à Varsovie : il est tour à tour professeur, directeur spirituel de congrégations mariales et chargé de la chaire de vérité. Nous le retrouvons à Pinsk, au centre d'une région marécageuse perdue dans les Marches orientales de la Pologne, lorsqu'éclate le terrible orage, l'émeute des Cosaques.

Les gentilshommes sarmates, catholiques et protestants, fils de la même patrie, imbus de la même civilisation occidentale, gardiens de l'Europe contre l'assaut de la barbarie moscovite ou ottomane, n'avaient pas compris les avertissements qui leur avaient été donnés à plusieurs reprises. Pendant que les Polonais finement cultivés s'entre-déchiraient et rivalisaient à qui mieux mieux pour diminuer le pouvoir royal, la formidable armée musulmane était venue une première fois frapper aux portes de la Pologne. Ce fut la campagne de Hotin, d'où le pays sortit à peu près indemne grâce uniquement à l'habileté diplomatique de Jacques Sobieski, père du roi Jean III, le libérateur de Vienne. Un autre héros polonais, le grand hetman Zolkiewski, arrière-grand-père dudit monarque, avait trouvé la mort sur le champ de bataille, parce que ses propres soldats indisciplinés l'avaient quitté au moment décisif. Zolkiewski, qui mourut misérablement à Tutora, était entré quatorze ans auparavant à Moscou, où il avait failli établir comme tsar le fils de Sigismond III de Pologne. La destinée de ce vaillant capitaine, le vainqueur du Kremlin, et la glorieuse victime de Tutora, eût dû enseigner aux Sarmates l'étendue et les limites des possibilités qui s'ouvraient devant eux. Ces leçons ne furent pas retenues. On ne prit au sérieux ni les Turcs, ni les Moscovites.

En 1648, après la mort de Ladislas IV, successeur de son père Sigismond III, l'interrègne qui se termina par l'élection du dernier Wasa, Jean-Casimir, offrit aux Musulmans et aux schismatiques une superbe occasion de montrer leur force à la République royale désunie. Cosaques et Tatares s'allièrent pour ensanglanter les provinces orientales de la Pologne. Ces deux peuples étaient le fléau des régions situées à l'Est de la Vistule et du San. Les Tatares, peu nombreux, mais habitués à la guerre, vivant de rapt et de pillage, organisaient régulièrement des incursions dont la Pologne avait à payer les frais. Les rejetons des Mongols se rassemblaient dans leurs foyers, la Crimée et la Dobroudja, qui dépendaient alors de la Porte à Stamboul, et parcouraient les steppes à une vitesse presque inconcevable. Soudain ils se jetaient sur la Polésie, la Podolie, la Volhynie, la Russie blanche ou rouge, détruisant tout, saccageant tout, égorgant les vieillards et les enfants, emmenant en esclavage les jeunes femmes et les jeunes filles, aux travaux les garçons et les hommes valides, emportant le bétail et les trésors trouvés dans les petites villes et dans les châteaux. Le puissant Etat polonais qui s'étendait

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES



FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

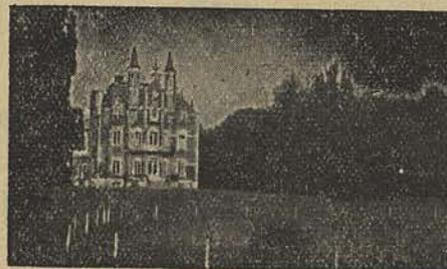
Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

HOME pour ENFANTS

de 2 à 12 ans,
délicats, nerveux, retardés, ou dont les parents
sont aux Colonies.



Enseignement individuel par Institutrices diplômées.
Surveillance médicale. — Vie de famille. — Chapelle.

Séjour idéal pour vacances

Direct on : M^{lles} M. SOREL et H. de CONINCK
Château Beau-Séjour, à Linden-lez-Louvain,
Téléphone : 1629.]



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

S. A. **“CEMSTO”**

CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES



Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

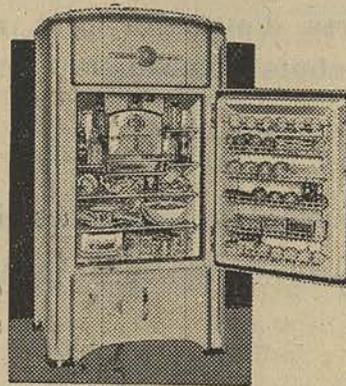
Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

Crosley
Shelvador

avec
SA PORTE CREUSÉE BREVETÉE



N° 61

La Distribution Crosley

30, avenue Louise

BRUXELLES

Téléphone : 12.44.12

sur plus d'un million de kilomètres carrés, et qui comptait alors plus de huit millions d'habitants — à une époque où l'Angleterre en avait quatre — se révélait incapable de repousser des brigands dont les armées équestres n'ont jamais dépassé 20.000 cavaliers. C'est à ces conséquences qu'avaient mené la désorganisation systématique, l'ébranlement de l'autorité, l'égoïsme de classe et de province, la discorde religieuse.

Les Cosaques s'avéraient des ennemis aussi dangereux que l'avalanche tatare. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les Musulmans. Mélange d'aventuriers et de criminels accourus de toutes les contrées de la Russie, de la Pologne orientale et des Balkans, — il y avait aussi des lansquenets venus de l'Occident; l'un des chefs les plus cruels des insurgés était Ecossais de naissance — les Cosaques avaient primitivement comme tâche de défendre les frontières polonaises contre les Turcs et les Tatares. Mais les instincts pillards et la haine schismatique du Latin prirent bientôt le dessus sur les vellétés antiislamiques. Incités par Moscou, qui rêvait à la conquête de l'Ukraine polonaise, les Cosaques, devenus, de colons militaires, le noyau d'une armée révolutionnaire, se dressaient de plus en plus contre Varsovie. Des motifs nationaux et sociaux s'ajoutaient aux mobiles de bas étage et au fanatisme religieux anticatholique : les Cosaques détestaient les seigneurs polonais avec leur culture raffinée, avec leurs richesses enviées, avec leur morgue envers les paysans et les citadins, lesquels vivaient tous dans une misère morale et matérielle des plus épouvantable.

Bogdan Chmielnicki, homme ambitieux et sanguinaire, prédestiné pour être le chef d'une jacquerie exaspérée, réunit dans un commun élan de carnage et de rapine les Cosaques, ses frères, et les Tatares, leurs ennemis de toujours. Les hordes barbares marquèrent leur chemin par des massacres inénarrables. Pinsk, résidence d'André Bobola, paya sa rançon par le supplice de quatre mille habitants et par la destruction de presque toutes les maisons. Le futur saint ne se trouvait pas sur les lieux de cette catastrophe. Il était retourné à Vilna, mais il ne tarda pas à affronter le péril. Dès que les troubles cosaco-tatares eurent été conjurés par un armistice provisoire, le P. Bobola intégra son poste d'avant-garde, à Pinsk qui se relevait de ses cendres.

Le sagace Jésuite, qui approchait de la vieillesse mais qui gardait toute la fraîcheur et tout le zèle apostolique de ses jeunes ans, sentait qu'il ne fallait pas recourir uniquement au glaive, à la guerre et à la répression. La Pologne avait à assurer sa paix intérieure, en refaisant son unité religieuse, en rétablissant un pouvoir central fort et considéré; elle était tenue de lutter plutôt contre les causes de la sauvagerie cosaque que contre cette sauvagerie même. Les grands seigneurs sarmates s'étaient contentés de coloniser un vaste territoire, d'y construire des châteaux et des forteresses, d'y installer leurs employés et leurs gardes, de cultiver le sol et de faire travailler les paysans. Ces derniers, dépourvus de toute instruction, abandonnés à une sourde superstition qui remplaçait chez eux la Foi, se rangèrent d'emblée du côté où l'on allait au saccage, au meurtre et au viol, surtout quand ces forfaits se couvraient d'un prétexte « religieux ». Arracher au schisme ces âmes en peine, c'était les rendre non seulement à une Foi véritablement chrétienne, mais aussi à la patrie polonaise et à l'humanité.

Les objets d'une préoccupation missionnaire aussi pieuse que généreuse n'en savaient pas gré à leurs pasteurs. Beaucoup d'entre ces « papistes » avaient été récompensés de leurs bonnes intentions non point par la gratitude de leurs ouailles, mais par une mort dans les tourments. C'est ainsi qu'en 1623 périt saint Josaphat Kuncewicz, archevêque de Polock. C'est ainsi que finirent, lors du « déluge » de 1648 à 1660, des centaines de prêtres et en première ligne les Jésuites. Les schismatiques avaient cou-

tume de pendre l'un à côté de l'autre un ecclésiastique latin, un noble polonais, un juif et un chien, puis d'y mettre, rédigée par l'un des rares « lettrés » ukrainiens, cette inscription : « *Pop, Ljakh, Jid, sobaka, viara iédinaka* » (Un curé, un Polonais, un juif, un chien, leur foi ne se distingue en rien).

Saint André Bobola se dépensa en enseignant et en démontrant aux pauvres brutes que c'était leur propre « foi » qui n'avait rien d'humain et que seule l'Eglise catholique pouvait leur distribuer les moyens de sortir de la bestialité. Avec une patience et une bonté infatigables, l'apôtre parcourait les repaires de l'ignorance et de l'obstination. La bonne nouvelle, la doctrine authentique du Christ, n'avait en ce temps de colère que très peu de messagers, parmi eux les Jésuites. Quant aux popes schismatiques et aux prêtres uniates, ils se valaient les uns les autres. Crasseux, sans instruction, stupides, soucieux uniquement de nourrir leurs femmes et leurs enfants, c'étaient plutôt des féticheurs au milieu de peuplades sauvages que des chefs spirituels revêtus du sacerdoce.

L'histoire est une impitoyable *magistra vitæ*. Il importe de rappeler le triste état de l'Eglise uniata et du Schisme au milieu du XVII^e siècle, car l'époque contemporaine pourrait largement profiter de cet exemple détestable. Rien de plus fâcheux qu'une action religieuse qui s'épuise dans des réussites extérieures et, le cas échéant, dans des dragonnades. Le magnifique mouvement qui avait abouti, sous les auspices du roi Sigismond et du P. Pierre Skarga, à l'union de Brzesc Litewski, le retour de l'épiscopat « grec », ou plutôt ruthène, à l'obédience du Saint-Siège, n'avait pas été suivi d'une véritable adhésion du clergé et des fidèles. Ceux-ci demeuraient réfractaires à l'influence occidentale; ils restaient prêts à retomber, lors de la première occasion, dans le Schisme qui signifiait pour eux les pratiques superstitieuses auxquelles ils étaient accoutumés et le symbole de leur opposition irréductible contre les « seigneurs » polonais.

Saint André Bobola et ses compagnons firent la chasse à tant d'âmes primitives qu'ils s'attirèrent la vengeance implacable des chefs cosaques. Les orgueilleux aristocrates ou bien les lamentables prêtres uniates étaient des adversaires que le Schisme n'avait pas à redouter; les uns suscitaient la fureur vindicative, les autres pliaient devant la menace de sanctions populaires. Par contre, les Jésuites distribuaient des bienfaits et ne craignaient que le Dieu qu'ils prêchaient. Ils étaient les agents les plus précieux du catholicisme, de la Pologne et de la civilisation.

Au printemps 1657, pendant que Suédois et Transylvains luthériens, Moscovites et Cosaques orthodoxes propagent la terreur jusqu'aux coins les plus reculés de la République royale, les sicaires de Chmielnicki — qui est lui-même sur le point de terminer sa turbulente existence — cherchent à Janow, près de Pinsk, le « ravisseur d'âmes », saint André Bobola. Le héros refuse de se sauver par la fuite. Au dernier moment, les fidèles le persuadent de s'échapper aux bourreaux, mais Dieu avait autrement disposé de son serviteur. Le 16 mai 1657 une escouade de Cosaques se saisit de l'apôtre de la Foi; il périt après des tortures indescriptibles : sans avoir faibli dans sa constance, sans avoir eu une parole de haine contre ses persécuteurs. Le cadavre horriblement mutilé est enseveli plus tard par des confrères qui retournent à Pinsk dès que les bandes d'assassins ont disparu.

Cinquante-cinq années se sont écoulées. La Pologne passe par de nouvelles guerres : saint André Bobola apparaît alors au P. Godebski, Jésuite de Pinsk, et lui ordonne de retirer d'un caveau oublié le cercueil avec la dépouille du martyr. Le corps ainsi retrouvé exhale une odeur suave, il n'est pas décomposé. Les croyants accourent de partout. Une longue théorie de miracles s'accomplit. Rome décerne à André Bobola le titre de « vénérable » en 1755, et le déclare « bienheureux » le 5 mai 1853.

Les restes de l'apôtre reposent à Polock, dans une église de la Compagnie, puis chez des Dominicains.

A l'un d'eux, le P. Korzeniowski, le vénérable serviteur de Dieu apparut un jour au couvent de Vilna. « Ouvre la fenêtre de ta cellule, ordonna André Bobola, et regarde! » Le moine de contempler une plaine immense. « C'est la région de Pinsk », dit l'apparition, « observe ce que tu y distingues! » Tout l'espace se couvrit d'armées et devint le terrain de luttes violentes. Le dominicain apeuré n'y comprit rien. Mais le saint s'exclama : « Voici la guerre des nations. Quand elle se sera terminée par une paix, la Pologne ressuscitera et moi j'en deviendrai le principal patron! »

Depuis ce moment, le martyr de Janow a été l'objet d'un culte dans lequel les sentiments chrétiens se sont mêlés d'aspirations patriotiques. La Pologne, démembrée par trois partages en 1773, en 1793 et en 1795, soumise à la triple tyrannie russe, prussienne et autrichienne, attendait sa résurrection, non seulement de son propre effort, mais aussi et surtout de l'intercession de patrons célestes et de la miséricorde divine. Sainte Hedvige de Silésie, l'autre Hedvige, reine de Pologne, victime douce et résignée de la raison d'Etat, — cette princesse n'est pas encore canonisée, mais nous espérons tous qu'elle le sera un jour, — sainte Kynga, la chaste épouse d'un duc Piaste, saint Stanislas, évêque et martyr des droits inaliénables de l'Eglise et de la résistance au pouvoir temporel injuste — oh! que l'histoire est une bonne maîtresse et qu'elle garde son actualité! — saint Stanislas Kostka, adolescent pur et brûlant d'amour du prochain, Jan Kanty et finalement notre André Bobola et saint Josaphat Kuncewicz : autant de promoteurs de la meilleure cause devant le trône du Créateur!

En effet, la Pologne a ressuscité à un moment de l'histoire où cet événement avait cessé de paraître humainement possible. Un quart de siècle après le début de la Grande Guerre, nous sommes trop enclins à oublier que cette résurrection était devenue l'une de ces choses dont on parle toujours, et auxquelles l'on ne pense jamais sérieusement : puis que — en dépit de la bravoure des légionnaires polonais, de la geste de Pilsudski et de l'action du général Haller — la Très Illustre République doit son renouveau non pas aux armes de ses fils, mais à la victoire des Centraux sur la Russie, puis au triomphe des Alliés sur l'Allemagne, à une suite d'événements qui, par rapport à la Pologne, égalent à un acte de grâce spéciale accordée par la Providence. Et la guerre de 1920 contre les bolcheviks? Certes, elle a été gagnée par l'héroïque armée polonaise, mais dans des conditions où seule l'intervention d'En-Haut pouvait arrêter la défaite d'un peuple dix fois moins nombreux que ses deux ennemis réunis, les Soviets et l'Allemagne.

Trois années après le miracle de la Vistule, après la victoire polonaise de Radzymin, du 15 août 1920, le cercueil d'André Bobola s'achemina pour une odyssee qui devait aboutir à cette Varsovie qu'il avait contribué à protéger contre les bolcheviks. Ceux-ci l'avaient dérangé dans sa demeure à Polock et transporté son corps à Moscou. Là, il gisait au Musée antireligieux. C'était le terminus de son chemin de croix. Les brutes cosaques avaient torturé et assassiné Bobola vivant, leurs héritiers tentaient de le déshonorer après sa mort. Mais ils le congédièrent avec tous les honneurs. N'avait-il pas distribué à ses bourreaux un dernier bienfait? Les reliques du Bienheureux Bobola furent cédées aux délégués du Saint-Siège en échange d'aliments que deux plénipotentiaires papaux, les prêtres américains Walsh et Gallagher, avaient apportés aux affamés de Russie!

Le 2 novembre 1923, le précieux butin est déposé au Vatican. Pie XI, qui avait connu les mérites d'André Bobola lors du séjour que le Pape fit à Varsovie comme nonce, s'empressa non seulement de revendiquer les vénérables restes, mais aussi de leur

assigner une place sur les autels. Le procès du martyr avance avec une rapidité peu fréquente dans les annales de la Curie; le grand nombre de miracles dus à l'intercession du Bienheureux — des guérisons certifiées par l'élite des autorités médicales contemporaines — rend la tâche facile. Le postulateur, le P. Jan Rostworowski, S. J., aura la joie de réussir avec brio. Le 17 avril le Souverain Pontife prononce la formule sacrée; assis au trône de saint Pierre, il déclare Saint le prophète de la résurrection polonaise, l'apôtre des Ruthènes schismatiques et uniates, le témoin de la Foi catholique romaine, André Bobola.

Puis c'est le retour à la patrie, ce sont les cérémonies inoubliables à la cathédrale de Varsovie, l'hommage public aux reliques, auquel participe le Président de la République, enfin la translation de la dépouille du saint au lieu où elle reposera définitivement, dans la chapelle des Pères Jésuites. Et voici que le bon P. André Bobola demeure parmi les Polonais, ses compatriotes, dans la patrie ressuscitée.

Quelle leçon leur a-t-il léguée par sa vie de labeur et par son supplice? Le Cardinal-primat de Pologne, S. Em. Mgr Hlond, en a parlé avec son éloquence ordinaire dans la Lettre pastorale publiée pour célébrer la canonisation du saint : « Son grand enseignement pour nous, c'est notre mission religieuse et civilisatrice dans les Marches orientales. Nous ne saurions nous dérober à ces tâches que la Providence nous a confiées et les céder à des étrangers sans forfaire à notre mission historique. » Oui, la grande mission de la Pologne est de défendre l'Europe chrétienne contre les attaques de la barbarie asiatique, hier moscovite, cosaque tatar ou turque, aujourd'hui communiste. Oui, la grande mission de la Pologne comporte une activité incessante parmi les populations englobées dans les limites de la République. Ces hommes, pauvres épaves flottant entre deux puissants courants, le christianisme occidental et le bolchevisme, doivent être sauvés. Non par des méthodes brutales, mais selon la recette de saint André Bobola, le « ravisseur d'âmes ».

L'un des rejetons spirituels du martyr, le R. P. Jan Urban, S. J., a dénoncé dans le dernier numéro de la revue *Oriens* les « revendications de Volhynie », la façon un peu cavalière dont certains « missionnaires » bottés et moustachus usent à l'égard des paysans orthodoxes. Que l'on s'abstienne de répéter l'erreur des magnats et des guerriers de jadis qui se contentaient d'imposer aux orthodoxes récalcitrants un changement purement extérieur de rite et qui le faisaient par raison d'Etat, afin de poloniser des Petits-Russiens, et en usant de moyens peu compliqués et assez sommaires! La tâche, qui est demeurée sensiblement la même qu'aux temps de saint André Bobola, consiste en un long et patient apostolat qui emploiera la persuasion, la charité et la prudence. C'est grâce à la persévérance des Pères Jésuites, qui suivent les traces de leurs admirables ancêtres, d'autres prêtres tant réguliers que séculiers, que l'union fait des progrès effectifs et non pas factices et momentanés. C'est grâce à cette lente avance du catholicisme romain que la Pologne implante ses racines dans une terre où le seul emploi de la force sèmerait uniquement la haine pour récolter l'émeute. Contre de semblables dangers, protège, oh! protège la Pologne, saint André Bobola, son principal, son glorieux protecteur!

O. FORST DE BATTAGLIA.





Un conseil aux "fines bouches."

SI VOUS N'AVEZ DÉGUSTÉ JUSQU'ICI QUE DEUX OU TROIS SPÉCIALITÉS DE SUPERCHOCOLAT, NE DITES PAS, MADAME, QUE VOUS CONNAISSEZ « JACQUES ».

La gamme si variée des gros bâtons de Superchocolat « Jacques » vous réserve encore bien des découvertes agréables, bien des plaisirs raffinés que vous ne devez pas chercher ailleurs que chez « Jacques », soyez-en persuadée.

Achetez donc, Madame, six, huit, dix, vingt bâtons DIFFÉRENTS de Superchocolat « Jacques ». Ils ne coûtent qu'UN franc et représentent la plus haute valeur alimentaire que vous puissiez acquérir pour ce prix. « Jacques » a un passé, plus de

40 ans d'expérience lui ont permis d'atteindre le sommet de l'art du chocolatier.

Parmi la gamme de « Jacques », il existe certainement plusieurs spécialités qui vous raviront. C'est vraiment du Superchocolat.



1 FRANC LE GROS BATON DANS TOUTE BONNE MAISON D'ALIMENTATION

Malgré la chaleur...

IL FAIT "frais" CHEZ LES DUPONT



BIÈRE **FRAÎCHE** POUR LES MESSIEURS
ORANGEADE **GLACÉE** POUR LES DAMES
CRÈMES **GLACÉES** POUR TOUS

En pleine banlieue, leur réfrigérateur H.M.V. - aussi indispensable qu'une cuisinière - leur procure tous les avantages d'une cuisine située au centre de la ville.

Non seulement en été, mais en toutes saisons, le réfrigérateur H. M. V. rend des services énormes. A tel point qu'il est permis de dire qu'il est devenu absolument indispensable au confort moderne. Et il accomplit sa tâche moyennant une consommation vraiment négligeable de courant. Son mécanisme le «Silent Circulator» procure plus de froid proportionnellement au courant utilisé et est quasi inusable.

Le réfrigérateur H.M.V. tout en protégeant les aliments contre les mouches et la poussière, permet de varier agréablement les menus et de servir les mets suivant toutes les règles de l'art gastronomique : d'exquises crèmes glacées - des plats froids aussi délicieux que variés - des cubes de glace pour les boissons les plus diverses - des mets toujours en réserve - les aliments périssables (notamment le lait) toujours frais, purs et appétissants.

Sur simple demande adressée à la Voix de son Maître, il sera envoyé gratuitement une brochure luxueuse intitulée "Le Problème domestique" et renfermant en outre une série inédite de menus variés pour vos lunches et vos diners.



Un des 12 modèles de réfrigérateurs H.M.V. à partir de frs. 4.350.- ou frs. 209.- par mois. Dotés de tous les avantages possibles, ils sont garantis 2 ans.

EN TOUTES SAISONS



Le réfrigérateur **H.M.V.** est indispensable dans chaque ménage

171, Boulevard Maurice Lemonnier et 14, Galerie du Roi, BRUXELLES.

Hitler en Italie

L'avenir sera ce que nous le ferons, voilà ce que j'écrivais en rentrant d'Italie, et telle est bien la certitude que, Français, j'ai emportée de Rome, au terme de cette semaine où M. Mussolini montra au chancelier Hitler ce que sur les mers, sur la terre, dans le ciel, le fascisme a su accomplir. Pour cela rien ne fut ménagé, et, par ce déploiement grandiose, M. Mussolini entendait d'abord n'être pas en reste avec son hôte : il voulait que Rome le reçut, comme il avait été lui-même reçu à Berlin. Mais, pour étonnantes qu'eussent été les démonstrations allemandes en l'honneur du Duce, la Ville Eternelle, avec ses horizons chargés d'histoire, ses monuments qui évoquent des religions et des empires, offrait un autre cadre que la capitale prussienne, si récente qu'elle paraît vide de souvenirs et de trésors.

Rome donnait à l'événement une allure d'apothéose. Deux hommes s'y rencontraient qui, en moins de vingt ans, et par des voies qui leur sont propres, ont opéré le salut de leur patrie, refait la grandeur de leurs peuples, en satisfaisant leur désir d'échapper à une condition inférieure. Et le destin fit en sorte que la consécration romaine rassemblât Mussolini et Hitler à l'heure même où, à la face du monde, l'un vient de créer le grand empire d'Allemagne, et l'autre, le nouvel empire d'Italie.

Tous les Romains, en ces journées mémorables, eussent pu dire comme dans Shakespeare : « *Nous chômons aujourd'hui pour voir César et nous réjouir de son triomphe!* » M. Mussolini semblait, en effet, désirer que son peuple, convoqué autour de lui, l'éprouvât avec lui, comme lui : joie d'orgueil, sans doute, et le spectacle de la puissance, de la force fasciste était dressé devant le regard pour exalter la fierté italienne, mais aussi : apaisement, détente. Oui, le Duce, aurait voulu que l'Italie vécût des journées comme des journées de fête, de trêve, et comme une promesse de paix. C'était, au reste, le mot de « paix » qui revenait sans cesse dans les propos. A tout le moins s'était-on bien gardé de peindre le diable sur les murs. Les affiches qu'on avait partout distribuées et que le moindre boutiquier avait eu « l'obligation morale » de mettre à l'étalage, ces affiches, où les images du Führer et du Duce s'affrontaient, portaient toutes en exergue la phrase fameuse de Mussolini : « La verticale Berlin-Rome est un axe autour duquel peuvent se grouper tous les Etats européens animés d'une volonté de collaboration et de paix. »

On en comprit mieux encore le sens, lorsqu'à la fin de cette semaine, où le monde entier eut les yeux fixés sur Rome, s'échangèrent les toasts du palais de Venise. Mussolini y affirmait sa loyauté, sa fidélité à l'axe, et cette volonté de paix qu'il juge indispensable au salut de la civilisation européenne. Et le Duce avait dit tout cela d'un ton grave, mesuré, sans emphase, qui produisit un grand effet. Des propos du Führer, une phrase s'était détachée, celle où affirmant que tel serait son « testament politique au peuple allemand », il proclamait intangible pour toujours cette frontière des Alpes que la nature a érigée entre l'Italie et le nouvel empire germanique. Ces explications, cette mise au point solennelle, toute l'Italie les attendait. Depuis le 12 mars, elle les jugeait indispensables. Elle les accueillit avec une sorte de soulagement.

Voilà bien l'impression que j'éprouvai, le soir même, en écoutant ces paroles que les haut-parleurs répandaient à travers les grandes voies de Rome, sur une foule saturée de fêtes et de défilés militaires. Celles que le Duce a depuis prononcées à Gênes n'ont pas suffi à la détruire.

Ce que cherche, en effet, M. Mussolini, c'est à fixer dans quelque chose de solide, de durable la politique qu'il lui a fallu

improviser dangereusement, à coups d'audace, dans cette courbe mais tumultueuse période de quatre années qui va de la mobilisation sur le Brenner à l'acceptation de l'Anschluss, des sanctions à l'accord avec l'Angleterre, de Stresa à l'axe Rome-Berlin.

Consolider cet axe, non pas pour se mettre dans les liens d'une alliance stricte, imposée comme une sorte d'esclavage, mais pour en tirer tout ce qui est propre à fortifier la position de l'Italie, lui permettre d'attendre, et le jour venu, de décider à son gré; ne pas faire de l'axe un système agressif et clos, mais une politique ouverte, ouverte à tous les accords, car la paix ne saurait être assurée que par l'entente des grandes puissances d'Occident — ce n'est pas se livrer au jeu dangereux et vain de chercher ce qui se passe dans la tête de M. Mussolini que de trouver un tel sens à ces discours, comme au spectacle que les manifestations romaines ont déroulé sous nos regards. Tout ce que nous avons vu nous interdit, par contre, de nourrir la pensée qu'on puisse tenter de séparer brutalement l'Italie de l'Allemagne: il ne saurait être question de les diviser, de tourner Rome contre Berlin. Ce qui est fait est fait, et, pendant des années, nous subirons les conséquences d'erreurs qui auraient pu, qui auraient dû être évitées!

* * *

D'où vient donc qu'en dépit de ces amertumes, de ces tristesses, ceux d'entre nous qui ont vécu les extraordinaires journées où l'Italie fasciste a honoré le Führer du III^e Reich ont eu le pressentiment que tout n'était pas perdu encore? Ce mouvement qui plus qu'aux yeux nous a pris au cœur, rien ne peut faire que nous ne l'ayons éprouvé en nous mêlant à la foule italienne, en regardant, en sentant avec elle, en découvrant que nous sentions comme elle.

On s'est étonné de sa réserve, de sa froideur, de son apparent malaise, et peut-être eût-il mieux valu ne pas insister là-dessus. Mais n'est-ce pas le contraire qui eût plutôt pu nous surprendre? Quelle union profonde établir entre deux peuples si différents par leurs mœurs, leurs habitudes de penser et leur style de vie, pour ne rien dire des alarmes du patriotisme italien, si soucieux, si jaloux de son indépendance?

Devant le spectacle que lui offrait Rome, toute palpitante d'oriflammes écarlates, frappées de la croix gammée, un Français passait par des sentiments bien contraires, et dont le regret n'était pas banni. Mais plutôt que d'y céder, ne valait-il pas mieux observer, regarder, écouter, être attentif aux moindres choses, à celles-là surtout qu'on devine et qui restent, sur l'heure même, indicibles?

Pendant trois jours nous avons vu débarquer, dans la grande cité toute chantante de lumière, de douceur de vivre, les grands Allemands sanglés dans leurs uniformes; et, chaque matin, nous nous étions éveillés au bruit des fifres qui scandaient le refrain des S. A. : *Quand le soleil doré lançait ses premiers rayons, un régiment de Hitler entra dans le monde...* Le menu peuple romain, d'abord, ne s'en montra pas ému : il regardait ces hommes et ces femmes du Nord défiler par quatre avec une sorte de curiosité badaude. Mais cela dura peu.

Je n'oublierai jamais le geste effrayé qui serra l'une contre l'autre ces charmantes jeunes filles qui, l'instant d'avant, sur la route de Rome à Furbara, jetaient, vers tous, leurs rires et leurs chants. Que s'était-il passé, qu'avaient-elles vu qui arrêtaient ainsi leur plaisir? C'étaient Himmler, le chef de la police allemande, et ses noirs acolytes des S. S. qui venaient de descendre de leurs autos et qui, roides et bottés, bousculant la foule, envahissaient, pour y boire, une petite *trattoria* voisine... C'était tout, mais il leur avait suffi de voir ces lourds géants entrer de la sorte pour faire frissonner ces fillettes et pour agrandir les yeux de ces paysans, de ces paysannes, juchés, de chaque côté de la route,

sur leurs chars à bœufs, enguirlandés de feuilles et d'épis. Oui, il n'avait fallu que quelques nazis en uniforme dans la campagne romaine pour faire passer, au fond de leurs regards, des images d'invasion, de conquête...

Nous pourrions noter vingt scènes toutes pareilles qui, en dépit de l'accueil fasciste et de ses pompes, montreraient combien l'homme allemand, qu'il a désormais pour voisin, reste irrémédiablement étranger et proprement inexplicable à l'Italien.

* * *

Tout le « mystère » semblait, au reste, s'incarner de façon éminente dans la personne même du chancelier Hitler. Dès qu'il apparaissait, et comme un phénomène d'inhibition immédiate, la liesse populaire céda à une sorte de stupeur silencieuse. La foule le regardait, interdite; elle le considérait, et ne parvenait pas à comprendre ce qui faisait de cet homme un Maître, un Chef, ni d'où lui venaient sa force, sa puissance. C'est en vain qu'elle interrogeait le regard vide, absent que le César allemand tournait vers elle sans la voir. Car, pour ces Latins, le grand homme d'Etat, le Chef, c'est une intelligence, c'est une volonté qui s'impose à un peuple, qui l'exalte, le modèle, le transforme, afin de lui donner son aspect de grandeur et de beauté; le Chef, c'est le Duce. Que pouvaient-ils comprendre à ce Führer german, sans autre individualité que celle d'un *moi* fatidique, poussé en avant et en haut par les forces obscures de toute une race, et qui s'est ainsi frayé un chemin vers la domination absolue avec une sûreté de somnambule?

Et c'était bien une sorte de somnambule que la foule romaine apercevait derrière une triple haie de soldats et de miliciens, passer et repasser, erratique, indifférent à tout ce qu'on pouvait lui montrer. Il semblait qu'il eût hâte d'être ailleurs; mais partout on le sentait aussi absent. Quand, le premier jour, il se rendit au Panthéon d'Auguste pour s'incliner devant les tombeaux des rois d'Italie, à peine en eut-il franchi le portique qu'on aperçut à nouveau sa silhouette s'encadrer sous les hautes colonnes de marbre aux acanthes meurtries. Il fallut que le Duce l'invitât à se retourner pour qu'avant de partir le chancelier Hitler songeât à lever la tête vers la fameuse coupole qui ouvre directement sur le ciel! Et tandis qu'il remontait dans sa voiture, aux côtés de M. Mussolini, c'est bien inutilement que j'essayais, moi aussi, de lire quelque chose dans ce regard indécis et vague.

N'est-ce pas Michelet qui, devant les bustes colossaux des Captifs Daces du Vatican disait déjà : « Ils voient sans avoir l'air de regarder. » Et il ajoutait : « Cette indécision du regard m'a souvent frappé chez les hommes les plus éminents de l'Allemagne. »

D'une telle observation, la cérémonie du Panthéon, comme celle qui se déroula, quelques jours plus tard, sur la Voie du Triomphe, m'auront permis de vérifier la justesse. Ce matin-là, comme la veille les forces navales dans la baie de Naples, le rassemblement de toutes les forces armées de terre avait montré au chef des Germains le visage guerrier de la jeune Italie, dont le Duce a tendu l'âme militaire. Entre l'arc rose d'un aqueduc en ruine et l'imposant Piranèse que le Colisée dressait à notre gauche, nous les vîmes pendant trois heures défilé devant la tribune royale encadrée par les beaux jardins du Coelius. Toute mon attention une fois encore se porta sur ce déconcertant Hitler qui, debout entre le roi silencieux et M. Mussolini allègre, restait immobile, ses mains gantées de gris croisées devant lui, sauf quand il saluait les drapeaux d'un geste d'automate. Et, une fois encore, je ne sus rien percevoir de l'énigme de cet homme au sourire mécanique et plus inexpressif encore de ne rien recevoir de ce qui l'entourait.

Car si son attitude déconcertait la foule romaine, le Führer ne semblait pas moins dérouté par elle; on eût dit qu'il se sentait

impuissant à l'atteindre. Lui qui se transfigure jusqu'à l'extase au contact de l'âme allemande, et qui, comme un « détecteur », lui restitue, dans les magies incantatoires de son verbe, les ondes dont elle le traverse, on comprenait, à l'atonie de son regard, à l'immobilité de ses traits, qu'il ne recevait nul influx de cette foule italienne, précisément parce qu'elle reste une foule, qu'elle n'est pas une masse, à la différence de ce peuple allemand qui ne semble exister qu'en tant que telle.

L'intuition mystique qu'a ce visionnaire de collaborer à l'harmonie des forces du monde en réveillant les qualités élémentaires de l'Allemagne, ce rêve messianique dont sa race l'emplit, rien ne le portait, ne le supportait dans les manifestations romaines. Malgré l'embrasement du Colisée et ces feux dans les ruines du Forum, qui voulaient nous rappeler les mises en scène hitlériennes où le feu est le principal élément, on ne songeait ni à Arminius, ni même à Wagner. Quoi qu'il en fût de la beauté, de la grandeur de ces fêtes, comment Hitler y aurait-il approuvé cette sorte de transe, de délire sacré où le mettent des manifestations semblables à celles de Nuremberg, qui sont le rythme même de la vie allemande et comme sa respiration? Ces grands offices du germanisme, où un Hitler se conçoit comme élu par le Ciel pour proclamer sa volonté, c'est un phénomène allemand par excellence. A Rome, la liturgie et la religion sont ailleurs.

Aussi tout était-il bien fait pour mettre en évidence les oppositions, les contrastes qui différencient les deux régimes. Car, en dépit de leur lutte commune contre les éléments destructeurs du bolchévisme, les ressemblances entre le fascisme et l'hitlérisme tiennent plus aux circonstances qu'à la communauté des conceptions. Et ces deux hommes que nous voyions passer côte à côte, le Duce italien, le Führer germanique, quels contrastes entre eux, malgré l'apparente identité de leurs destins! Qu'ils soient l'un et l'autre sortis du peuple et que, malgré la similitude de leurs origines, ils n'aient, au fond, aucune affinité véritable, qu'ils se sentent même étrangers l'un à l'autre — comme leur premier contact à Venise en témoigne — voilà surtout ce qui nous frappe. Nous touchons là à quelque chose d'irréductible, qui tient à la différence de deux peuples, de deux civilisations, de deux esprits.

* * *

Pour la saisir au vif, il suffisait de regarder Mussolini tandis qu'il montrait au Führer cette jeunesse qu'il a su façonner, et je revois encore l'étonnante présentation qu'il en fit, du haut du môle qui domine le camp de Centocello. Cinquante mille garçons de moins de dix-huit ans avaient, pendant deux heures, accompli avec une précision stupéfiante les plus difficiles évolutions militaires, puis, d'un seul mouvement, sur un front large de plus d'un kilomètre, en lignes échelonnées, ils s'étaient, du fond du camp, avancés dans une suite de formations impeccables jusqu'au pied des tribunes, lorsque soudain, brandissant leur fusil, tirant en l'air, sautant, dansant, chantant, tous se débandèrent dans un tumulte joyeux pour venir acclamer l'hôte de leur Duce. Il n'y avait plus alors qu'une immense assemblée de jeunesse en délire dont les rires couvraient le bruit des mitrailleuses, du canon. Ah! que cette soudaine explosion de vie, de vie libre, de vie déchaînée ressemblait peu au « dynamisme » lugubre des grandes parades hitlériennes! Rien n'a pu faire de cette jeunesse d'Italie une jeunesse inhumaine, et cela, M. Mussolini l'a voulu.

Qu'il était donc beau à voir pendant la grande démonstration de la *Via del Triomfo!* Comme il était à son affaire, en montrant la force sur laquelle il s'appuie, l'armature qu'il a remodelée pour former ce grand corps si discipliné, si docile. Dès le plus jeune âge, il a su le façonner, et il avait un sourire de père pour ces ballilas au petit derrière serré dans leur culotte noire, devant ces ravissantes jeunes filles dont la coquetterie marchait au pas cadencé.

Mais voilà que sur un rythme funèbre comme un glas, et que scandaient lourdement les tambours, s'avancèrent, la jambe levée, raidies dans un effort difficile, les joues ruisselantes de sueur, les premières troupes qui défilaient au nouveau *pas romain*. Cela aussi, le Duce l'a voulu... et il l'a obtenu.

Pendant plus d'une heure où les différents corps d'infanterie devaient battre obstinément le sol de ce pas sinistre, M. Mussolini ne cessa de les aider, de les encourager du geste, allant jusqu'à donner lui-même à la batterie de tambours le signal de la reprise, la dirigeant de ses doigts tendus et joints qu'il abaissait comme un chef d'orchestre.

— Je peux faire cela aussi, semblait-il dire épanoui de malice, en se tournant vers les Allemands stupéfaits, comme si le prodige du *passo romano* était seul capable de leur rendre sensible ce que la volonté du Duce a su accomplir.

Mais il ne leur en avait pas plutôt administré la preuve qu'un rythme léger, allègre, français, eût-on pu dire — tant certaines de ces marches militaires italiennes ressemblent aux nôtres — rompit la stupeur de la foule qui, enfin, applaudit, comme délivrée d'une sorte d'obsédant malaise. Une telle opposition prenait une valeur de symbole : c'était l'Italie fasciste à la croisée des chemins!

* * *

Pourquoi le cacherais-je et qui pourrait m'empêcher de le dire? Ce qui m'a été moralement le plus pénible au cours de ces journées d'Italie, c'est le zèle de certains journalistes italiens pour établir je ne sais quelles analogies spirituelles entre le germanisme et la romanité. Que « le monde germanique et le monde romain soient en contact immédiat », c'est, depuis le 12 mars, un fait dont nul ne sait, au reste, ce qui en sortira. Mais ce que nous savons, c'est que le germanisme ne peut être que dominateur. Les « missions » des Germains sont des missions conquérantes, car la « terre germanique » n'a pas de limites définies. Et lorsque M. Mussolini disait, à Gênes, que l'Allemagne désire, elle aussi, « la paix de sa terre », je songeais, en réentendant cette grande voix, à la réponse qu'il me fit en 1933 lorsque, à propos de l'avenir de l'Europe, je lui disais :

— S'il doit y avoir une unification de l'Europe, l'effort unitaire devra se traduire en politique concrète, se réaliser dans un certain équilibre de forces entre les puissances qui la composent, à moins qu'elle ne se réalise au profit de quelque grand Etat demeuré qui se trouvera jouer ainsi le rôle de véritable fédérateur. Parfois ce fantôme surgit, et pourquoi pas le nommer? L'Europe de demain, sera-ce le Saint-Empire germanique ressuscité, non pas celui que le pape et l'empereur, alors unis, fondèrent il y a onze siècles, mais tel que certains peuvent l'imaginer aujourd'hui?

— *Jamais, jamais*, fit d'une voix frémissante M. Mussolini, tandis que, à deux reprises, il frappa sa table du poing. *D'abord*, reprit-il, *d'abord*, il y a dans l'histoire du monde des choses qui n'arrivent pas deux fois. Le Saint-Empire? Mais c'est aussi absurde que la restauration des Bourbons de Naples!

De telles divagations, ajoute-t-il, *troublent les esprits, enveniment les rapports des peuples. Les questions n'en deviennent que plus difficiles encore!*...

En dépit de l'axe Rome-Berlin, M. Mussolini ne peut pas penser autrement aujourd'hui. Qu'il veuille organiser la paix, et que ce soit là qu'il désire prouver la supériorité de son propre génie, la chose me semble certaine. C'est, en effet, la seule revanche qu'il puisse prendre sur Hitler, la seule manière qu'il ait aussi d'établir la supériorité civilisatrice de la paix romaine.

Pax aut bellum? La paix ou la guerre? Voilà l'angoissante question qui ne cessait de nous hanter en ces jours où l'Italie fasciste étalait sous les regards allemands sa nouvelle puissance. Sans tirer de nos sentiments, de nos impressions une signification abusive, nous ne saurions cacher qu'une fois encore nous avons eu

le pressentiment de ce que pourrait être l'avenir, et c'est pourquoi nous répondons : *Pax, car la paix passe encore par Rome*. Mais tous les jours qui s'écoulent sont, pour la France absente, pleins de risques, c'est-à-dire de périls. Et faudra-t-il que ce que nous avons cru lire en ce mois de mai 1938 sur le visage de la déesse Roma n'aille rejoindre que le cortège des regrets et des destins manqués.

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut d'abord ne pas faire le jeu des puissances — l'Allemagne aussi bien que la Russie soviétique — qui désirent que la guerre d'Espagne se prolonge : il faut respecter et rendre la non-intervention au delà des Pyrénées efficace; il faut que les intérêts de la France soient représentés et défendus auprès du gouvernement national espagnol. Car si la paix passe par Rome, elle passe d'abord par Burgos.

HENRI MASSIS.

Art mosan et italianisme⁽¹⁾

Depuis que la Wallonie, placée devant le fait flamand, a pris conscience d'elle-même, un art régional tend à exprimer la sensibilité de l'âme wallonne. Art wallon? Aujourd'hui peut-être, mais sans profondes racines dans ce passé où l'unité de la Wallonie n'était même pas concevable, quelles que fussent les dispositions exceptionnelles des Wallons pour la sculpture ou la musique. En toute hypothèse, l'art de la principauté bilingue de Liège ne pourrait s'identifier avec un art wallon ancien : pour ne prendre que deux exemples entre mille, Arnold de Mulken n'est pas plus wallon que Jacques Dubroëcq n'est liégeois.

L'expression « art mosan » évoquerait mieux, du point de vue géographique, l'art de la principauté s'il y avait des caractères constants et distincts qui spécifient cet art et décrivent son originalité. Certes, du XI^e au XIII^e siècle, avec les ivoiriers, dinandiers, émailleurs et orfèvres, on constate un groupement d'artistes qui fait impression : Renier de Huy, Godefroid de Claire, Hugo d'Oignies et tant d'autres. Sous les influences byzantines et orientales, subsiste-t-il un véritable art régional, plus qu'un voisinage de style ou une parenté esthétique? Peut-être; mais la réponse à cette question déborde les limites que je me suis assignées.

Par la suite, les Liégeois ont produit encore nombre d'œuvres puissantes ou délicates; ils ne réussissent plus à conserver pur de tout mélange l'héritage artistique de leurs pères. Tandis que les provinces des Pays-Bas se groupent sous l'égide bourguignonne et que l'université de Louvain fait oublier l'école épiscopale de Liège, la principauté se confine dans l'isolement ou s'inspire de l'art des voisins. Au XIV^e siècle, les sculpteurs les plus célèbres du pays sont à Paris, et Jean de Liège est un artiste français. Aux XV^e et XVI^e siècles, les influences brabançonnes, anversoises et rhénanes s'affirment sur les bords de la Meuse, jusque dans des œuvres aussi marquantes que le buste de saint Lambert et nos plus somptueuses églises flamboyantes.

L'« accent modéré », la « tendance réaliste », un métier « attentif et soigné », tels sont les caractères que les défenseurs de l'art mosan revendiquent pour l'école nationale. Malheureusement, il n'y a pas là de quoi définir un style avec quelque pré-

(1) M. DEVIGNE, *La Première Renaissance liégeoise*, dans les *Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, 29^e session, t. IV, pp. 234-248, Liège, 1932; J. YERNAUX, *L'Atelier italo-liégeois des Palardins et des Fiacres, sculpteurs, aux XVI^e et XVII^e siècles*, dans l'*Annuaire de la Commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège*, t. IV, pp. 268-292, Liège, 1936.

cision. On ne voit donc pas clairement qu'un art mosan se soit perpétué du XI^e au XVIII^e siècle, mais il y eut d'admirables artistes liégeois, wallons ou flamands, de Renier de Huy à Jean Warin, de Cigogne à Grétry, d'Arnold de Mulken à Gérard de Lairesse.

Mis à la mode par Balzac et Michelet, le terme « Renaissance » ne mérite pas sa rapide et définitive fortune. Il implique deux erreurs maintes fois relevées : que l'art était mort, puis qu'il reparut sous son aspect d'autrefois. Comme on l'a dit, entre Fra Angelico et Léonard de Vinci, il y a plus d'un millier d'années, et cependant la Renaissance a reçu l'ineffacable empreinte de dix siècles de christianisme; l'art nouveau est un art de disciples, non de copistes.

A Liège, la Renaissance se manifeste comme ailleurs dans l'italianisme, c'est-à-dire dans l'influence artistique de l'Italie inspirée par le goût de l'antiquité. Certes, la Renaissance connut aussi dans la principauté d'autres aspects dont l'étude dépasserait le cadre de cette esquisse. L'italianisme est le plus curieux et à ce titre il mérite d'être examiné ici.

Il serait excessif de prétendre que les guerres bourguignonnes et la destruction de Liège en 1468 n'avaient rien laissé debout des chefs-d'œuvre de l'art national. Le désastre fut cependant considérable, et les années maigres qui suivirent n'appelèrent pas plus d'artistes qu'il n'en fallut pour relever les ruines des principales constructions civiles ou religieuses.

L'avènement du prince-évêque Erard de la Marck, en 1505, ne modifie pas la situation aussi rapidement que pourrait le faire croire une vue simpliste de l'histoire. Ce prince fastueux, ce collectionneur avisé, cet homme universel qui avait vu, ailleurs que dans les livres, les premières créations de la Renaissance italienne, fit appel d'abord à des artistes du terroir, à de merveilleux artistes tout imprégnés encore de la tradition gothique. Suavius achève alors le buste-reliquaire du patron du diocèse, et Arnold de Mulken poursuit l'édification des églises de Saint-Martin et de Saint-Jacques, où l'ogive fleurit une dernière fois avant de mourir.

Le Palais des Princes-Evêques de Liège est aussi de Mulken; c'est une œuvre hybride, très remarquable déjà de son temps, témoin d'une tendance nouvelle : la prépondérance de l'art profane. De même qu'à Florence au XV^e siècle, au XVI^e siècle à Liège, on élève pour le souverain le plus grandiose monument de la cité. La colonnade du palais est justement célèbre, le décor en est gothique, mais le groupement des masses rappelle les compositions des vitraux de la Renaissance. C'est, en effet, dans nos vitraux que l'esprit nouveau transparaît le mieux; leurs « architectures charmantes et irréelles » préfigurent en quelque sorte la cité « romanisée ».

Erard de la Marck attira à Liège un humaniste italien de marque, Jérôme Aléandre, ancien recteur de l'université de Paris, helléniste fameux, qui devait devenir chancelier de Liège, bibliothécaire du Vatican, nonce du Saint-Siège, archevêque de Brindisi et cardinal. Cet Aléandre a-t-il, comme on l'a conjecturé, introduit à Liège des artistes italiens? Ce n'est pas invraisemblable, mais rien dans la volumineuse correspondance de l'humaniste ne confirme cette hypothèse.

S'il faut en croire la tradition, Erard envoya à Rome l'illustre peintre et graveur liégeois Lambert Lombard. Il est acquis que Lombard revint d'Italie, vers 1540, et fit école, école d'art italien. Le cercle qui se forme à Liège autour de lui est tout romain. On y rencontre le poète Lampson, le graveur Théodore de Bry, l'antiquaire Goltzius, ainsi que le peintre Frans Floris, qui devait se fixer à Anvers où il jouira d'une réputation que celle de Rubens seule fera pâlir. A Liège comme aux Pays-Bas, on fabrique des

tableaux à l'italienne; ils sont oubliés aujourd'hui, et pour cause. Ce n'était qu'un art de bons élèves, de « métis italo-flamands », disait Pirenne avec une sévérité peut-être excessive.

Si le plus grand artiste de Liège à cette époque, Arnold de Mulken, est un gothique, si Suavius est aussi un gothique, il reste à expliquer la présence en notre pays de nombreuses œuvres de sculpture où se manifeste avec éclat l'esprit de la Renaissance.

C'est là un des plus vastes problèmes de l'histoire de notre art. Qui a sculpté la pierre tombale de l'abbé Jacques de Coronmeuse, jadis à Saint-Jacques de Liège, aujourd'hui au Louvre? Quels sont les auteurs de ces fragments divers taillés dans le beau marbre noir de Theux et dispersés dans nos collections? De qui le monument funéraire du cardinal de la Marck, détruit à la Révolution? Enfin, à quels artistes sont dus les vitraux Renaissance de Saint-Jacques, de Saint-Paul et de Saint-Martin, à Liège? M. Jean Yernaux a apporté à cette question une réponse ingénieuse, et peut-être décisive, en situant, à côté des nombreuses créations des six sculpteurs de la famille liégeoise Lombard-Suavius, l'atelier italo-liégeois de la famille Palardin-Fiacre. Tels furent à Liège les débuts de la Renaissance « à l'italienne ».

Après Erard de la Marck, l'architecture classique, évoquée d'abord par les vitraux, triomphe dans la pierre du portail de Saint-Jacques qui rappelle de façon saisissante la ligne de l'arc de triomphe romain. Le prestige de la Péninsule ne se manifeste pas seulement dans la verrerie « à la mode de Venise », mais encore dans un art où les Liégeois devaient exceller plus tard, l'art de la médaille. En 1575, Gérard de Groesbeek fait frapper un florin d'or, une très belle pièce aussi peu liégeoise que possible puisque, du côté de la face, elle est la copie exacte d'une monnaie de Hercule II, duc de Ferrare (1534-1559).

L'italianisme se présente à Liège presque exclusivement comme une transposition de la Réforme catholique dans le domaine de l'esthétique. Aussi, au XVII^e siècle, il étend encore son empire avec Ernest de Bavière, un prélat italianisé, avec l'art des jésuites, enfin avec Jean Del Cour, l'illustre élève du Bernin.

On n'a pas exagéré l'importance de la fondation d'Archis (1699), qui, alors précisément que déclinait le prestige de l'école flamande, permit à des centaines de Liégeois de se former, à Rome, à la pratique des beaux-arts et de perpétuer chez eux les traditions esthétiques de l'Italie.

* * *

L'italianisme ne résume pas l'histoire de l'art, et l'art n'est pas le seul témoignage de la culture d'un peuple. Des peintres, dessinateurs et musiciens liégeois, comme des architectes, sculpteurs, graveurs et médailleurs, ont connu, du XV^e au XVIII^e siècle, la renommée et la fortune. Qu'il me suffise de rappeler, outre ceux que j'ai déjà cités, les noms de Fisen, Douffet, Bertholet Flémalle, Valdor, Duvivier, Dumont, Hamal et Gresnick.

Dans le domaine des belles-lettres, l'élan est moins vif, le succès plus banal. Aléandre déjà avait souffert de l'ignorance des Liégeois, de leur culture médiocre. Quelques hommes de premier plan, Hezius, Lombard, Langius, Torrentius, ne peuvent transformer des masses rétives; ils en accusent mieux l'inertie. Malgré l'enseignement réputé des jérômites, puis des jésuites, la cité de Liège n'a pas eu son imprimerie avant la seconde moitié du XVI^e siècle, et elle devra attendre le régime hollandais pour devenir le siège d'une université! Ces deux traits caractérisent éloquentement une situation intellectuelle peu enviable.

Il semble que le tempérament liégeois, — justement célèbre pour sa finesse et son entêtement, — ait manqué d'un souci bien

profond de culture. Pendant l'époque moderne, Liège n'est pas une pépinière de savants ou d'érudits, mais ses habitants appliquent leur génie à une vie active, industrielle, gaie et chantante, trop curieuse de tout peut-être pour s'élever et se maintenir au niveau de la recherche scientifique.

Au XVIII^e siècle, le philosophisme apportera des solutions, et surtout des méthodes nouvelles, dont s'inspireront la « Société des Gens de lettres » et la « Société d'Emulation ». On sait que le succès des encyclopédistes fut tel que c'est à Liège que naquit le vénérable *Journal encyclopédique*. L'imprimerie prit alors seulement son essor, et les apprentis de Liège firent une rude concurrence aux imprimeurs parisiens. D'ailleurs, il serait puéril de prétendre à une philosophie liégeoise ou mosane : au siècle de la Révolution, la principauté se met à l'école de la France, plus servilement encore qu'elle n'avait été, pendant la Renaissance, à l'école de l'Italie.

LÉON-E. HALKIN,
Agrégé de l'Université de Liège.

SOCIÉTÉ ANONYME
DES
CHARBONNAGE DE WINTERSLAG

Etablie à Bruxelles

Du rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1937-1938, nous extrayons ces considérations :

L'exercice social a, dans son ensemble, bénéficié d'un accroissement important de la consommation en combustibles, résultant de l'amélioration progressive de l'activité économique mondiale pendant la période allant de la seconde moitié de l'année 1936

jusqu'aux derniers mois de 1937. La demande en charbons s'est ainsi maintenue pendant cette période à un niveau particulièrement élevé.

Un fléchissement important s'est malheureusement manifesté dès la fin de 1937, en corrélation avec la chute de l'activité des industries consommatrices; cette situation eut pour conséquence une augmentation rapide du niveau des stocks.

Le degré d'activité des principales industries étant encore actuellement sensiblement inférieur à la normale, les perspectives d'avenir de l'industrie charbonnière sont aujourd'hui moins favorables qu'il y a un an; il s'ensuit que les problèmes relatifs à la défense du prix de revient et à l'écoulement de la production nationale se posent à nouveau.

Notre Société a réalisé, au cours de l'exercice, une extraction de 884.140 tonnes. Ce tonnage est le plus élevé enregistré jusqu'à présent; il dépasse de 70.486 tonnes celui de l'exercice précédent.

L'accroissement de la production eût été plus important encore si des autorisations avaient été accordées, en temps utile, pour le recrutement de main-d'œuvre étrangère et si la durée du travail dans les travaux souterrains n'avait pas subi, à dater du 1^{er} février 1937, une réduction d'une demi-heure par jour.

En ce qui concerne le prix de revient-salaires, nous signalerons que, concurremment aux aggravations résultant de la réduction de la durée du travail, les récentes lois ont considérablement augmenté le poids des charges sociales. Pour l'exercice 1937-1938 les dépenses de cette nature se sont élevées à fr. 9.068.519,70, en majoration de fr. 2.390.825,84 par rapport à celles de l'exercice antérieur.

Actuellement, pour l'ensemble des charbonnages du Royaume, les charges sociales représentent, en fait, un salaire indirect qui atteint plus de 20 % du montant des salaires payés.

Déduction faite des frais généraux et charges financières, le bénéfice ressort à fr. 28.330.696,15. Après défalcation d'une somme de fr. 15.034.296,15 portée aux amortissements, le solde disponible de 13.296.400 francs permet la distribution d'un dividende de 100 francs brut correspondant à un montant net de fr. 81,50 en raison des impôts déjà acquittés par notre Société.

**LES NOUVEAUTÉS EN
OR ROSE**



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COOSEMANS

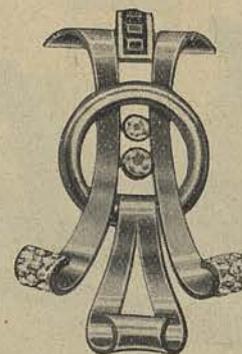
JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

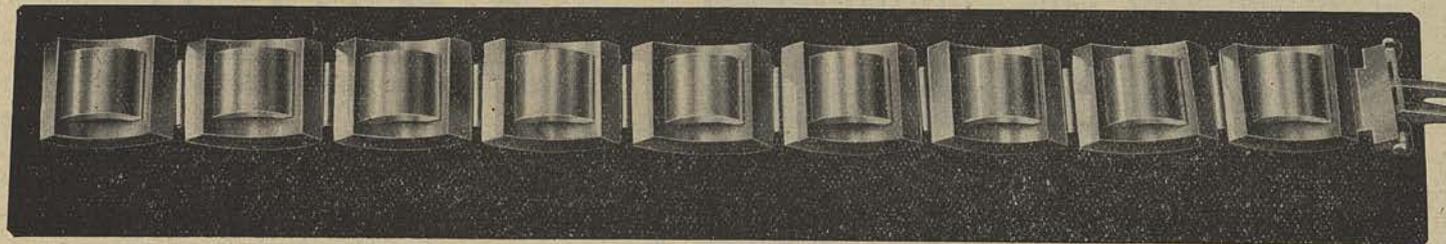


OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

**BROCHES-CLIP
BRACELETS
BAGUES**



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzane à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Ballin, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Jean GUILMAIN

Maison fondée en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

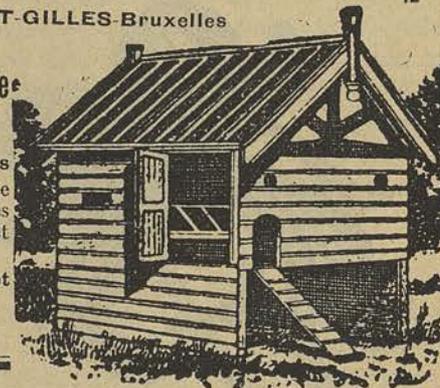
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et de tennis

Spécialité de poulaillers et chenils.

Exposition permanente.



Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS

CLOWNS

ESQUIMAUX

ANIMAUX

POUPÉES

ARTICLES DE

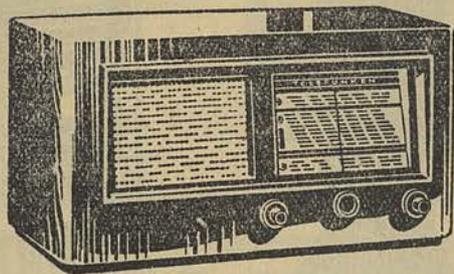
FANTAISIE

NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE

TOUS JOUETS EN BOIS

CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN
SONT VRAIMENT LES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.

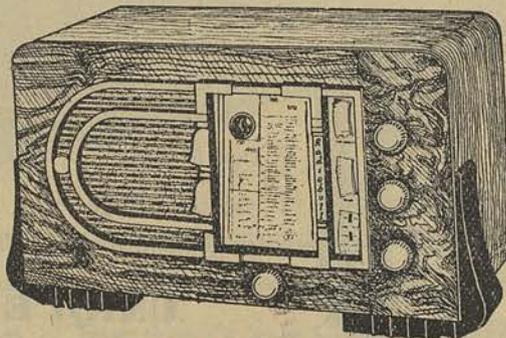
TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

Radiobell
"538"

PRIX :
Altern.
2.490 frs
Universel
2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA
Bell Telephone Mfg. Co
rue Boudewyns - ANVERS

**AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE**

S. A.
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

K
Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

KUPPERSBUSCH

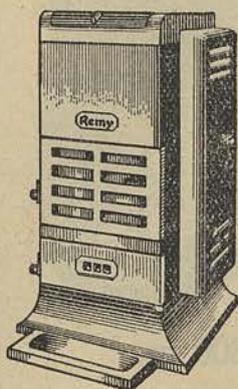
SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

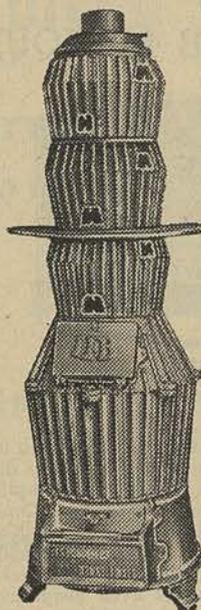
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

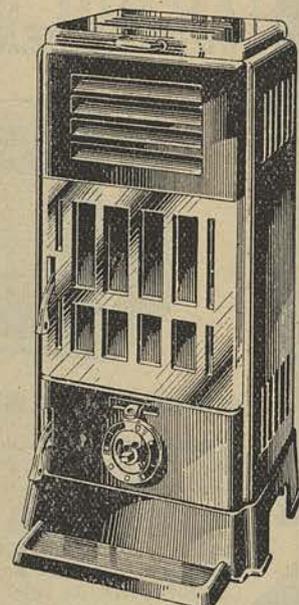
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

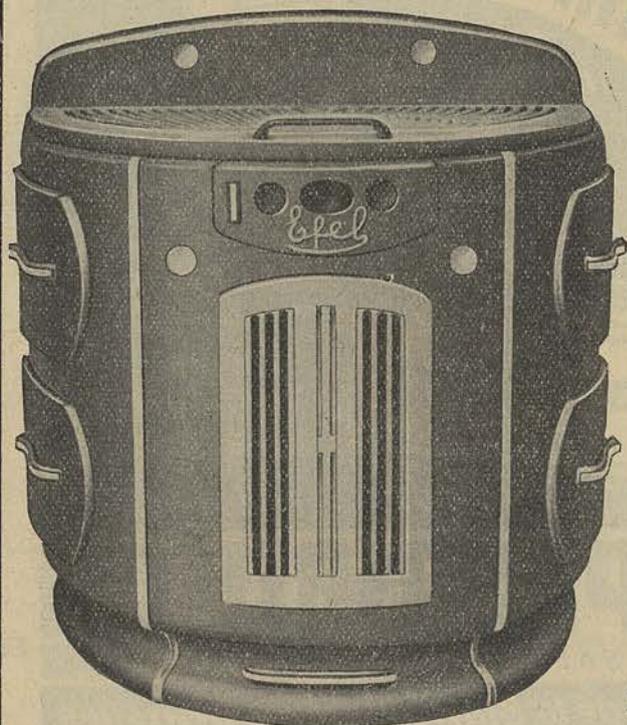
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N° 6
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles
1938

en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour

**PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.**



PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE

Références dans tous le pays.

Salle d'Exposition : 59, rue du Lombard, Bruxelles

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

S. A. Neiryneck-Holvoet

LENDELEDE

Téléphones : 963 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

Filature et Tissage de Jute

Tous genres sacs et toiles d'emballage

Paper lined bags

Spécialité : « TEXROOF », toile de jute bitumée. — Assure
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,
isolations, etc.



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

LES VICHYS

pour Tabliers, les Tennis,
les Coutils, les Kakis, etc.,
GARANTIS GRAND TEINT,
SONT LES SPÉCIALITÉS DU

Tissage de Maldegem

Soc. Anon.

à Maldegem

Tél. : Maldegem N° 8

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

• • •

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin

MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de
l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

000 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

000 - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

**INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE**

Prix modique comparé à la qualité

Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

**Établissements
Leroi-Jonau & C°**

Société Anonyme au capital de 2.200.000 francs

TEINTURE - NETTOYAGE

SIÈGE SOCIAL

Usine et Bureaux : 117, rue Saint-Denis, Forest. Tél. 44.00.23

Correspondances, Expéditions

Prix spéciaux pour communautés

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

**CHOCOLAT
JOVENEAU**

TOURNAI Téléphones :
10414-11076

Le chocolat à la tasse.

Le chocolat en bâtons.

PRALINES et BONBONS FINS en vrac
et en boîtes de tous poids.

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE

PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

BIARO CAFÉS

STANDARD

Exploitations Agricoles & Industrielles

DE LA

BIARO

SOCIÉTÉ CONGOLAISE A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

DÉPARTEMENT : VENTE CAFÉS

USINES ET DÉPÔTS :

28 à 31, quai de Willebroeck, Bruxelles-Maritime

BUREAUX :

42, rue Royale, BRUXELLES. — Tél. 12.66.40

Banque : Société Générale de Belgique

Compte chèques postaux : 136.840

Reg. de Comm. de Bruxelles : 8546 — Adr. télégr. : Biaro-Bruxelles

BELGES, utilisez les Cafés du Congo!

A tous points de vue excellents!

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. O. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SEOS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,

Favorise la croissance des enfants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,

Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,

Amplifie l'endurance des sportifs,

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

établi Indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Réclamez à votre fournisseur
le beurre **Sainte - Anne**
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

K O F F I E
B r a n d e r i j

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209
R O U S S E L A R E

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheck 102640

Apprenez les
langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles



TORRÉFACTION de CAFÉ

RUE GRÉTRY, 29
ANVERS

Téléphone N° 905.55
C. Ch. Post. :
Robert Castelein : 324.411
Reg. Comm. Anvers : 26.398

Première commande de 25 kil., franco domicile, prix coustant
Cafés crus et torréfiés de toutes provenances

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, cotons divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confections

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parisberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NICE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK —
— BREVETS — PÉCIALITÉ :
Couque à la Succade

Registre du Commerce
Charleroi : 8851

Compte Chèques Postaux
122.177

CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS
Jacques GODEFROID

CHARLEROI

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télégr. JAGODEFROID, Charleroi Téléphones : Direction 12322
Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grande Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques
— Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones : 44.78.51-44.94.38 Chèques Postaux : 34.477 Reg. du Commerce : 71765

- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRAOITE SYNTHÉTIQUE

UNION CHARBONNIERE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Nos **PRODUITS** de **NETTOYAGE RECONNUS**

MÉTAPÉ Poudre de dégraissage
pour la vaisselle

NETTOUT Poudre savonneuse
à récurer

RADICAL Savon universel
pour mains très sales

fournis **EN VRAC,**
AUX PRIX LES PLUS BAS
sont les Standards des Produits de Nettoyage

Demandez renseignements et échantillons
PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

VOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 $\frac{1}{2}$ et notre parquet pliant
amovible
Spécialement pour revêtement de planchers anciens



LIEGE EXPOSITION INTERNATIONALE DE L'EAU **1939**
LIEGE 1939

EXPOSITION
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.